

# *GÉOGRAPHIE MILITAIRE*

## VI

### ALGÉRIE et TUNISIE

Colonel NIOX

<b>Nb de pages :</b> 42	<b>Taille :</b>	<b>Date :</b> Décembre 2005
<b>Référence :</b> GÉOGRAPHIE MILITAIRE - ALGÉRIE et TUNISIE - 2ème édition - 1890		
<b>Auteurs :</b> Colonel NIOX		
<b>Chapitre :</b> RÉGION DU CENTRE (PROVINCE D'ALGER).		
<b>Destinataires :</b> Visiteurs du site <a href="http://aj.garcia.free.fr">http://aj.garcia.free.fr</a>		
<b>Remarques</b>		
Merci pour vos encouragements à <a href="mailto:aj.garcia@free.fr">aj.garcia@free.fr</a>		

Plein écran



# Sommaire

<b>RÉGION DU CENTRE (PROVINCE D'ALGER)</b>	<b>7</b>
Route d'Alger à Laghouat . . . . .	7
<b>LE SAHEL ET LA MÉTIDJA</b>	<b>12</b>
La Métidja . . . . .	13
<b>OUARSENIS ET DAHRA</b>	<b>15</b>
Ouarsenis . . . . .	15
Le Dahra . . . . .	18
<b>LE TITERI</b>	<b>21</b>
<b>LA KABYLIE</b>	<b>23</b>
<b>LES HAUTS-PLATEAUX</b>	<b>28</b>
Les monts des Oulad Nayl et du Zab . . . . .	28
<b>LE SAHARA</b>	<b>32</b>
Le Mزاب . . . . .	35
Tribus nomades du Sud. . . . .	41



# Table des figures

1	Ouarsenis.Vu du nord du village d'Oued-Fodda. . . . .	15
2	Villages des Beni Yeni. - Pays du Fer. - Vallée de l'oued Aissi. . . . .	25
3	Ghardaïa.(Vue du sud, côté opposé à l'oasis.) . . . . .	35



# RÉGION DU CENTRE (PROVINCE D'ALGER)

Les grandes régions naturelles de la province d'Alger sont :

- 1° **Le Sahel et les plaines de la Métidja ;**
- 2° **L'Ouarsenis et le Dahra ;**
- 3° **Les monts du Titeri ;**
- 4° **La Kabylie ;**
- 5° **Les Hauts-Plateaux, les monts des Oulad Nayl et du Zab ;**
- 6° **Le Sahara.**

Nulle part n'est mieux caractérisée la direction des grands plis et des grandes érosions du nord de l'Afrique. La vallée inférieure du Chéelif ; les vallées de l'oued Melah et de l'oued Isser, depuis Berrouaghia jusqu'au pied des montagnes de Kabylie ; la vallée de l'oued Sahel ; la vallée de l'oued Djedi, et, d'une manière générale, toutes les rides orographiques ont cette orientation.

Enclavé entre les deux départements d'Oran et de Constantine, le département d'Alger comprend la partie du Tell qui, avant notre occupation, s'appelait le beylicat du Titeri et dont Médéa était le chef-lieu. Ses limites actuelles sont assez bizarrement tracées. Elles lui donnent, à l'ouest, la majeure partie du Dahra, la moitié du massif de l'Ouarsenis ; elles laissent au département d'Oran le massif entier du Djebel-Amour, de sorte que, sur le parallèle de Laghouat, le département d'Alger a moitié moins de largeur que celui d'Oran. Il paraîtrait naturel que le Djebel-Amour fût rattaché au département d'Alger, mais les nomades qui campent dans ce massif ayant leurs relations avec Tiaret au nord, avec les oasis des Oulad Sidi Cheikh au sud, il a paru préférable de laisser leur administration aux autorités du département d'Oran. Du côté de l'est, on a réuni, depuis quelques années, au département d'Alger le cercle de Bou Saâda et les oasis d'Ouargla, bien que ces régions aient leurs relations naturelles avec le département de Constantine.

## Route d'Alger à Laghouat

La route d'Alger à Laghouat est la grande artère de communication entre la côte, les

Hauts-Plateaux, et le Sahara. En la suivant, on a un premier aperçu d'ensemble de la province.

D'Alger au pied des montagnes des Beni Sala, qui forment la bordure méridionale de la chaîne tellienne, on traverse les admirables cultures de la plaine de la Métidja. Pour s'élever sur les montagnes, on s'engage, à quelques kilomètres à l'ouest de Blida, dans les pittoresques gorges de la Chiffa <sup>1</sup> et dans les défilés du col de Mouzaïa, illustrés par plusieurs combats, lors de la conquête.

**Blida** (8,900 habitants), est une gracieuse petite ville à physionomie tout européenne, avec de beaux jardins et des plantations d'oliviers renommées.

**Médéa** (5,000 habitants) est un centre important, sous-préfecture, chef-lieu du commandement de la subdivision qui embrasse tout le territoire du sud de la province d'Alger, y compris le Mzab et Ouargla. Les coteaux du Nador, couronnés par le piton du Dakla (1062m), dont les vignobles sont réputés, dominant la ville au nord. A 920 mètres d'altitude, son climat passe pour un des plus sains de l'Algérie; ses terres, cultivées en céréales, sont extrêmement fertiles.

**Chaînes du Gontas, du Mouzaïa, et des Beni Sala.** - Cette première arête de montagnes est fortement accentuée; elle présente, au nord, des brisures presque verticales. Tandis que l'arête presque rectiligne du **Gontas** atteint à peine 900 mètres, le sommet du **Mouzaïa** dépasse 1600 mètres, et les crêtes des **Beni Sala** sont à 1640 mètres. Sur le versant sud du Mouzaïa sont des mines de cuivre. Le Mouzaïa et les monts des Beni Sala forment, face au nord, une énorme muraille de roches à allures schisteuses, désagrégées par les eaux et sujettes à des éboulements. La Roche-pourrie, entre Blida et Médéa, couvrait souvent la route de ses débris. On a dû faire disparaître le danger qui en résultait en la démolissant à coups de canon.

Au contraire, Médéa se trouve dans une vaste combe dont les terrains tertiaires, profondément ravinés aussi, présentent des étages de grès, d'argiles, et de conglomérats grossiers, s'élevant en escaliers horizontaux jusqu'au sommet du Nador (1062m), au nord de la ville. Le pays conserve cette physionomie jusqu'à la vallée de plissement marquée par Berrouaghia. Elle est si caractéristique qu'on a donné le nom d'escalier à la montagne du **Haouara** (1526m), que l'on traverse à Ben Chikao, point culminant de la route.

Berrouaghia est un village de colonisation, dans un long couloir sans cesse balayé par les vents qui vont de l'Ouarsenis à la Kabylie. A peu de distance se trouve un grand pénitencier agricole. C'était un poste romain; et l'on voit, en effet, que cette position marque la liaison entre la vallée du Chéelif d'une part, et la vallée de l'oued Sahel de l'autre.

<sup>1</sup>Les difficultés qu'offre la traversée des montagnes des Beni Sala a malheureusement retardé la construction d'un chemin de fer qui est vivement réclamé aussi bien par les intérêts économiques que par les intérêts militaires du pays. Par suite de la difficulté des communications et de la cherté des transports, l'exploitation de l'alfa est à peine commencée sur les Hauts-Plateaux d'Alger; d'autre part, le ravitaillement des garnisons que l'on doit maintenir dans le Sud, et celui des colonnes que l'on est obligé d'y envoyer de temps à autre, entraînent des dépenses considérables et ont souvent causé de grands embarras.



**Boghar** (le balcon du désert), à 970 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et à 400 mètres au-dessus de la plaine, marque la limite de la zone tellienne dans la province d'Alger. Au-delà s'étendent les solitudes interdites à l'activité agricole européenne, mais productives encore, puisque l'alfa offre les mêmes richesses que dans la province d'Oran.

Boghar a été pendant longtemps regardé comme la limite à fixer à l'extension utile de l'action française ; cette limite est bien dépassée, puisque l'on commence déjà à mettre en valeur des terres de culture sur les montagnes et dans les oasis sahariennes ; mais, entre les montagnes du Tell et les chaînes sahariennes, il restera toujours une large zone intermédiaire ; domaine des tribus pastorales, inhospitalière pour les colons. La prospérité, l'existence même de ces tribus, sont étroitement liées à l'abondance des pâturages ; plusieurs années consécutives de sécheresse ont ruiné pour longtemps plusieurs d'entre elles. On ne trouve plus déjà les superbes chevaux qu'élevaient les Rahman Gharaba, les Oulad Moktar, etc.

Boghar (*Castellum Mauritanum* des Romains) était une des places d'Abd el-Kader ; il l'abandonna et la fit incendier en 1841, à l'approche de nos colonnes. Cette position a une grande importance militaire, parce qu'elle permet de garder la trouée du Chélif dans les montagnes du Tell, c'est-à-dire une des routes les plus fréquentées par les tribus. On y a construit une forte redoute, près de laquelle se sont groupées quelques maisons européennes.

Au pied de Boghar, le village européen de Boghari prend une rapide extension. Il s'y tient un marché hebdomadaire très fréquenté, où les tribus sahariennes font leurs échanges contre les produits du Tell. Enfin, à quelques centaines de mètres de distance, accroché aux dernières pentes d'un petit plateau, le ksar arabe de Boukhari a déjà une physionomie toute saharienne ; et présente chaque nuit, jusqu'à une heure avancée, ce genre d'animation particulier aux villes du Sud, avec leurs musiciens nègres et leurs danseuses Oulad Nayl.

Au-delà commencent les steppes des Hauts-Plateaux. Ce sont d'abord des plaines rougeâtres, dépouillées de toute végétation, calcinées et craquelées par les feux du soleil, argileuses et imperméables aux eaux ; de sorte que la moindre pluie transforme des kilomètres de route en bourbiers impraticables. Peu à peu le sol devient plus sablonneux et apparaissent quelques touffes de thym, de lavande, de salsolacées ; puis enfin l'alfa, cette richesse naturelle de ces régions déshéritées.

L'aspect des Hauts-Plateaux est le même que dans la province d'Oran : solitude absolue, uniformité complète d'un sol horizontal à l'œil, mais très ondulé cependant et creusé de ravines nombreuses. De loin en loin une petite crête de pierrailles émerge de la plaine limoneuse ; une bande de chameaux au pacage se profile singulièrement à l'horizon ; une caravane se montre au loin, ne laissant pas même, comme le vaisseau, une trace de son sillage ; quelques tentes noirâtres indiquent un campement de nomades.

La route, si l'on peut appeler ainsi une piste mal tracée sur le sol naturel, tantôt encombrée par les sables, tantôt emportée par une pluie d'orage, est jalonnée par des caravansérails, construits par les ordres du maréchal Randon après la prise de Laghouat,

et qui marquent les points d'eau et les étapes des colonnes de troupe.

Entre Boghar et Djelfa, ce sont : Bou Ghezoul, el-Krachem, Aïn Oussera, Bou Cedraïa, Guelt es-Stel, el-Messerane, le Rocher-de-Sel. Dans l'origine, c'étaient aussi des postes militaires de surveillance et de ravitaillement ; maintenant ce sont des hôtelleries et des relais. Quelques cultures les entourent, et l'on s'étonne de trouver dans plusieurs d'entre eux une propreté, un confortable même, qui permettent de traverser sans privations les 310 kil. de désert qui séparent Boghar de Laghouat.

L'horizon de Boghar est bordé au sud par une mince ride de collines, qui dessinent une bizarre dentelure sur le ciel. On les appelle la chaîne des Oukaït à l'ouest, les Seba Rous (sept têtes) à l'est. Elles formaient les rivages nord d'un grand lac qui ne s'est desséché qu'en dernier lieu, et qui conserve encore quelque peu d'eau dans ses fonds les plus creux : les **Zahrez**.

La route franchit cette arête au défilé de Guelt es-Stel (bassin de l'écuelle), qui a été vraisemblablement le canal de déversoir des eaux ; après avoir traversé le bassin des Zahrez, dont le fond est formé d'une argile plus blanche, on en sort, au sud, en remontant la vallée de l'oued Melah, qui descend de Djelfa et qui est le principal tributaire du Zahrez Gharbi.

On passe au pied du *Rocher-de-Sel*, masse vraiment extraordinaire de sels éruptifs, haute de 35m, ayant 4 kil. de tour, contournée, plissée, froissée de la manière la plus étrange, offrant des tons rougeâtres, verdâtres, bleuâtres, enveloppée de boues grises. Des milliers de pigeons, voletant autour de ces roches de gemme, dans lesquelles ils nichent, contribuent à la singularité du paysage. Soudain une verdure inattendue vient surprendre les yeux ; un groupe de gaies maisons françaises s'en détache ; ce sont les plantations et les cultures du caravansérail.

Entre Messerane et le Rocher-de-Sel, il faut traverser péniblement, une dune de sables mouvants, que les vents de l'ouest déplacent et reforment sans cesse au pied des premières collines de la chaîne saharienne.

C'est au Rocher-de-Sel que commencent les premiers talus des hauteurs qui séparent le petit et le grand désert, et auxquelles nous proposons de donner le nom général de monts des Oulad Nayl ; la route s'élève sans pente considérable jusqu'à Djelfa (1167m), et en franchit le faite à quelques kilomètres plus loin, au col des Caravanes (1310m).

**Djelfa** est un centre européen. Il a eu pour origine un bordj ou poste militaire, créé, en 1852, au nœud des routes de Laghouat, d'Aflou, de Bou Saâda. On y a construit une maison de commandement pour l'aga de la grande tribu des Oulad Nayl, qui campent dans ces montagnes, et dont les migrations s'étendent jusqu'aux limites du Touat.

Autour de Djelfa sont de grandes forêts d'une superficie de 156,000 hectares. De Djelfa à Laghouat, la route, après avoir franchi le col des Caravanes, descend dans un pays plutôt accidenté que montagneux. Elle est jalonnée par les caravansérails de l'oued Seddeur, de Ksar Timekmeret, de Ksar Zeira, d'Aïn el-Ibel, Sidi Maklouf, de Metlili.

De Djelfa, ou mieux du Rocher-de-Sel, on peut aller à Laghouat par Zenina, en contournant au nord les massifs du djebel Senalba et du djebel Sera.

De Zenina, on peut suivre deux directions. La première, à l'est, conduit à la daya Tademit et rejoint la route près de Sidi Maklouf. Le seuil de partage entre les deux versants est peu élevé, aussi a-t-on émis le projet d'y faire passer le chemin de fer destiné à relier Laghouat au Tell. La ligne serait tracée sur les Hauts-Plateaux par la vallée du Chélif, Taguin, et Zenina. Le deuxième chemin conduit directement au sud, soit en traversant le djebel Lazereg, soit en descendant la vallée qui aboutit à Tadjemout. Les nombreux chemins qui se croisent à Zenina donnent une certaine importance à cette position.

**Laghouat** <sup>2</sup> est à la limite même du grand désert, à 460 kil. d'Alger, à 741 mètres d'altitude, entourée d'une oasis d'une superficie de 200 hectares environ, avec 30,000 palmiers; à côté de la ville arabe est un quartier européen agréablement construit.

Laghouat avait été visité pour la première fois par les colonnes du général Marey-Monge en 1847; mais ce fut en 1852 seulement que le général Pélissier s'en empara, après une résistance acharnée. C'est aujourd'hui une véritable place de guerre, entourée d'une vaste enceinte crénelée, avec les deux forts Morand et Bouscarin, construits sur des rochers, et qui ont des vues étendues. Outre la garnison, on y entretient une forte colonne mobile et des magasins importants. C'est la place de ravitaillement et la base principale des entreprises que l'on pourra tenter pour pénétrer dans le Sud; c'est le poste le plus avancé de la civilisation moderne sur les confins de la barbarie africaine, le poste de liaison entre le Sud-Oranais et le Sud de Constantine, le point de divergence des routes qui conduisent vers l'ouest chez les Oulad Sidi Cheikh; vers le sud, au Mzab et à Ouargla; vers l'est, dans les Ziban et à Biskra. Le climat y est excessif; la température varie dans une année de - 7° à + 45°.

Laghouat est au milieu d'une région désolée, bien appelée le désert d'érosion. Les rochers qui émergent de la mer saharienne ne sont que les débris des terres effondrées. En observant leurs assises fichées verticalement dans le sable, on a le sentiment d'une effroyable destruction. Leurs ruines ressemblent à des épaves pétrifiées de vaisseaux gigantesques, brisés par quelque tempête formidable; depuis des siècles et des siècles, nulle verdure n'est venue couvrir ces ruines; elles resteront éternellement stériles, avec leurs murs rougeâtres qui percent leur linceul de sable, sans cesse battues par des vents brûlants et calcinées par un soleil de feu. Cependant, au centre même de ces roches effondrées, dans les fonds où les terres argileuses retiennent un peu d'eau, on trouve quelques plantes et même quelques cultures; des fermes et de petits ksour s'abritent dans les cuvettes du Miloch et d'el-Haouita.

La ceinture de rochers qui ferme ces cuvettes, présente un aspect très pittoresque; ce sont des murailles énormes renversées les unes sur les autres, et dont les brisures offrent au-dessus de la plaine le plus bizarre profil. Le Guern Haouita (petit enclos) s'élève à 1185 mètres au-dessus du niveau de la mer, avec un relief absolu de 140 mètres.

<sup>2</sup>Latitude nord = 33°48'; longitude ouest = 0°32'.

## 1° LE SAHEL ET LA MÉTIDJA

Depuis l'embouchure de l'oued Nador qui limite à l'est le Dahra, près du petit port de Tipaza, jusqu'à l'embouchure de l'Isser qui limite à l'ouest la Kabylie; la côte ne présente qu'une profonde échancrure, entre la pointe Pescade et le cap Matifou. C'est l'admirable baie d'Alger.

**Alger** (el-Djezaïr, les îles) est une des plus belles stations maritimes du bassin de la Méditerranée. Le panorama qu'offre sa rade serait comparable à celui du golfe de Naples si un Vésuve la dominait.

Les terrasses étagées des blanches maisons de la ville arabe, qui se serrent autour de l'ancienne kasba, dominent le quartier européen, dont les lourdes constructions à étages symétriques contrastent d'ailleurs fâcheusement avec le paysage semi-oriental qui les encadre. Des collines boisées, parsemées de villas et de jardins de plaisance, dessinent autour de la ville une charmante guirlande de verdure. Un ciel presque toujours pur, la mer du bleu intense des bassins méditerranéens, un climat d'une extrême douceur sous lequel on ignore les rigueurs de l'hiver, et dont les chaleurs des trois mois d'été sont toujours tempérées par la brise marine, tout cet ensemble contribue à faire de la ville d'Alger un des lieux les plus favorisés du globe. Aussi s'accroît-elle avec une merveilleuse rapidité depuis que l'occupation française en a permis le séjour aux familles riches de l'Europe. Sa population est aujourd'hui de plus de 70,000 habitants.

Son port, insuffisamment abrité contre les vents dangereux du nord-ouest par les collines du Sahel et complètement ouvert au nord et à l'est, est cependant devenu d'une tenue très sûre, grâce aux travaux de protection qui ont été entrepris; mais, comme celui de Marseille, qui lui est symétrique sur le rivage nord de la Méditerranée, il serait absolument exposé aux insultes d'une flotte ennemie. Des fortifications du côté de terre défendent la ville contre toute agression arabe, mais seraient sans valeur contre une attaque d'une armée européenne.

A l'ouest d'Alger, entre l'embouchure de l'oued Nador et celle de l'oued Mazafran, la côte est bordée par un mince bourrelet de collines de 200 à 300 mètres d'altitude que l'on appelle le **Sahel de Koléa**.

Koléa est une agréable petite ville devenue française, à mi-côte sur le versant sud des collines dominant la plaine.

Le Sahel est bien cultivé et bordé de nombreux villages de colons. Sur sa crête, au-dessus de Montebello, se dresse un antique monument, improprement appelé Kouber-Roumia <sup>3</sup>, le tombeau de la chrétienne.

Le Sahel d'Alger est plus accidenté que le Sahel de Koléa; il est très cultivé et percé de nombreux chemins. Près d'un promontoire à l'ouest, est la rade de Sidi Ferruch, où

<sup>3</sup>C'est un édifice rond, de 30 mètres de hauteur, s'élevant sur un soubassement carré de 63 mètres de côté. Les fouilles pratiquées en 1866 ont fait reconnaître des couloirs et de grandes chambres funéraires que l'on croit avoir servi de sépulture au roi Juba II et à la reine Cléopâtre Séléne. Le monument aurait été achevé en l'an 20 de l'ère chrétienne. Comparez avec le Medracen de la province de Constantine (Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*.)

débarqua, le 14 juin 1830, l'armée qui commença la conquête d'Alger, et, à quelques kilomètres à l'est, Staoueli, où fut livrée, le 19 juin, une première grande bataille. Un deuxième combat, le 24 juin, ouvrit définitivement la route d'Alger.

Dans la baie d'Alger, finissent l'oued el-Harrach et l'oued el-Hamiz. A l'est, jusqu'à l'oued Isser, la côte est basse.

Entre le cap Matifou et le cap Djinet, qui est la première avancée de la Kabylie, tombent dans la mer : l'oued Boudouaou ou oued Khadra, que l'on considère parfois comme la limite de la Métidja, et l'oued Isser, qui est le fossé occidental de la Kabylie.

Le promontoire du cap Bengut, qui abrite le petit port de Dellys, est couvert de jardins et de fort belles cultures. Ce caractère est commun à toute la côte de la Kabylie, qui est malheureusement dépourvue de bons abris et se prolonge régulièrement à l'est jusqu'au cap Sigli, puis au sud-est jusqu'au cap Carbon, sans présenter d'anfractuosités capables d'abriter convenablement même des caboteurs.

Le cap Corbelin, qui est le point le plus saillant au nord, offre seulement un assez bon mouillage. C'est là que les barques venaient autrefois chercher le charbon qu'elles transportaient à Alger.

A l'est du cap Corbelin, on a créé un village à Zeffoun.

Entre le cap Sigli et le cap Carbon, se voit l'île Pisan, rocher de 50 mètres de haut sur 500 mètres environ de long.

Le cap Carbon termine le massif du Gouraya, au pied duquel est creusée la belle rade de Bougie, première ville de la province de Constantine.

## La Métidja

La Métidja est un bassin lacustre, ou mieux un profond golfe ouvert au nord-est et que les sédiments ont comblé. Un superbe amphithéâtre de montagnes en forme la ceinture : le Chenoua (900m) et les Zaccar (1580m), à l'ouest ; le Mouzaïa (1600m), les monts des Beni Sala (1640m) et des Beni Mouça (1200 à 1300m), au sud ; les montagnes de la Kabylie, à l'est.

La plaine est limitée, à 50 kilomètres environ à l'est d'Alger, par les premières avant-chaînes de la Kabylie. Elle est traversée, de l'ouest à l'est, par la ligne ferrée, dont les stations marquent les principaux centres de population et les villages de colonisation : Bou Medfa, l'Oued-Djer, Affroun, Bou Roumi, Mouzaïa, Chiffa, Blida, Joinville, Montpensier, Beni Mered, Boufarik, Douera, Maison-Carrée (bifurcation de la ligne d'Oran et de celle de Constantine), Rouiba, Reghaïa, Beni Aïcha ou Ménerville. Toute cette plaine est superbe de culture.

La chaîne littorale est bordée de villages et de fermes florissantes : Boufarik, Douera, sont à citer parmi les centres les plus importants.

Les eaux des rivières qui traversent la plaine, du sud au nord, sont aménagées par des barrages.

L'oued **Nador**, passe à Marengo.

L'oued **Djer**, dont les branches principales descendent du versant nord des montagnes de Miliana, fournit des eaux aux belles cultures de Vesoul Benian, d'Oued-Djer, d'Affroun, et longe le versant sud des collines du Sahel, au pied desquelles il reçoit (r. d.) l'oued Bou Roumi, qui passe au village de même nom et qui prend ses sources près de Médéa. L'oued Djer se réunit à la Chiffa.

La **Chiffa** descend des montagnes de Médéa, parcourt les gorges profondes et pittoresques de Mouzaïa, où elle roule torrentueusement ses eaux, entre le Mouzaïa et les monts des Beni Sala ; elle débouche en plaine au village de la Chiffa et cause parfois des inondations terribles. Réunie à l'oued Djer, elle prend le nom de **Mazafran** et perce les collines du Sahel pour se rendre à la mer.

L'oued **el-Harrach** est formé par les eaux qui descendent d'un massif peu étendu, mais très tourmenté, que l'on peut désigner sous le nom de monts des Beni Mouça, leur tribu principale, et que circonscrivent les routes de Blida à Médéa à l'ouest, d'Alger à Aumale à l'est, la vallée de l'oued Melah, tributaire de l'oued Isser, au sud. L'Harrach passe à Rovigo ; son affluent de droite, l'oued Djemad, passe à l'Arba, à Sidi Mouça, et à la Maison-Carrée.

Dans la vallée de l'oued **el-Hamiz** sont les villages de Fondouk, d'Hamedi, etc.

Plus à l'ouest, l'oued **Boudouaou** (oued Khadra) qui descend du djebel Bou Zegsa, traverse, au village de l'Alma, la route de Constantine et marque la limite orientale de la Métidja. Le village de l'Alma, à 35 kil. d'Alger, a été illustré par des combats en 1839 et en 1871. A cette dernière époque, c'est là que l'on arrêta les bandes de Kabyles, qui, après avoir saccagé les villages environnants, notamment Saint-Pierre et Saint-Paul, cherchaient à faire irruption dans la plaine.

## 2° OUARSENIS ET DAHRA

### Ouarsenis

La vallée du Chélif depuis Boghar jusqu'au confluent de l'oued Mina, la Mina elle-même, et le Nahr el-Ouassel affluent du Chélif, dessinent un vaste rectangle très allongé et enveloppent un grand massif montagneux auquel on peut donner le nom de l'**Ouarsenis**, qui est son pic culminant (1935m), et qui en occupe à peu près le centre.

Cette montagne se profile au-dessus des chaînes voisines et domine majestueusement les plateaux du Sud. Les Arabes l'appellent l'*œil du monde*.

L'ensemble des chaînes présente l'orientation ordinaire des rides du nord de l'Afrique ; mais les brisures n'ont pas la régularité de parallélisme remarquée plus à l'ouest. Au contraire, en étudiant la disposition des escarpes, on reconnaît que les unes se présentent, face au sud ; les autres, très fortement accentuées aussi, face à l'est.

Pour se rendre compte de cette disposition, on peut supposer que les terrains ont



FIG. 1 – Ouarsenis. Vu du nord du village d'Oued-Fodda.

subi deux plissements : l'un, ayant produit des rides dans le sens ordinaire du nord de l'Afrique ; l'autre, dans le sens nord-sud ; ou encore que les fractures ont eu lieu par un double mouvement de voussours, l'un ayant relevé les escarpes au sud, le deuxième les ayant relevées à l'est, de sorte que les points culminants se trouvent à l'angle formé par ces deux directions. Postérieurement, l'action des eaux est venue accentuer ces escarpes.

Il en résulte ainsi d'abord une crête brisée avec des éléments disposés en crémaillères, des escarpes rapides au sud, des sommets élevés : Ouarsenis (1985m), Ras el-Prarit (1787m), Amrouna (1504m), Achaoun (1804m), etc., à l'angle des brisures et séparés les uns des autres par de profondes coupures ; en second lieu, des arêtes, à peu près perpendiculaires aux crêtes, ce que l'on appelle vulgairement des contreforts, présentant des escarpes à l'est, formant la bordure des vallées tributaires du Chélif, et dont les directions parallèles sont à peu près orientées au nord 1/4 ouest.

Les plus importants de ces contreforts sont : celui qui se détache de l'Ouarsenis dans la direction d'Orléansville, et celui qui se détache de l'Amrouna et forme le défilé de Duperré. On l'appelle en cet endroit el-Khadra (la verte), du nom d'une ville arabe disparue, construite elle-même sur l'emplacement de l'*Oppidum novum* des Romains, dont on voit encore les ruines.

L'arête principale du massif de l'Ouarsenis est jalonnée par le djebel Sidi Daoud

(1016m), l'Ouarsenis (1985m), le Ras el-Prarit(1787m), l'Achaoun (1804m), le djebel Taguensa (1731m), le signal de Boghar (1441m). Ce dernier groupe marque l'extrémité orientale de ce soulèvement ; le Chélif et son affluent l'Oum Djelil qui descend de l'Achaoun au sud, dessinent une grande circonférence qui en limite la base. Les contreforts s'en épanouissent en éventail et sont creusés par des ravins qui rayonnent vers ces deux rivières. Entre l'oued Oum Djelil (r. d.) et le Chélif se détache une arête étroite, le djebel Gourin (918m).

Le Nahr el-Ouassel creuse au contraire un long sillon longitudinal qui limite tout le massif au sud et le sépare des Plateaux du Sersou.

Vues du nord, ces Montagnes semblent s'étager en longues chaînes superposées les unes aux autres ; vues du sud, elles paraissent dessiner une muraille continue, mais les crêtes sont au contraire séparées par de profondes entailles. Les passages sont partout nombreux ; le principal est celui de Teniet el-Haad, rendu praticable aux voitures.

Les pentes sont, en général, nues, dépouillées, avec des roches effondrées. Le versant septentrional est cependant en partie boisé et les eaux y abondent.

**Teniet el-Haad** (col du marché du dimanche) (alt. 1160m), est une petite ville de 1100 habitants, avec un bordj qui commande ce passage stratégique, centre d'un marché très fréquenté, au milieu de montagnes d'un accès relativement facile, aux pentes gazonnées très favorables à l'élevage des troupeaux ; entourée de terres propres à la culture des céréales.

A 4 Kilomètres à l'ouest, commence la *Forêt de Cèdres*, arbres magnifiques dont quelques-uns atteignent des dimensions remarquables, très clairsemés malheureusement, derniers restes des anciennes richesses forestières de ces montagnes. Ils ne poussent qu'à une altitude supérieure à 1200 mètres.

On trouve cependant encore des ressources en pins d'Alep, chênes-lièges, oliviers sauvages, pistachiers, etc., que l'on protège par des règlements sévères contre les dégâts de la pâture, mais qu'on ne peut toujours mettre à l'abri des désastres causés par des incendies, la plupart dus à la malveillance arabe.

Une route conduit à l'est vers Boghar en passant par les ruines de Taza (30 kil.), ancien oppidum romain ; Abd el-Kader y avait établi une de ses places de sûreté qu'il fit détruire lui-même, en 1841, à l'approche du général Baraguey-d'Hilliers. Les eaux de l'Ouarsenis s'écoulent, pour la plupart, au nord, dans de longues coupures perpendiculaires qui les conduisent dans la vallée inférieure du Chélif.

Le **Chélif**, après avoir contourné à l'est le massif de l'Ouarsenis, coule jusqu'à la mer dans la direction de l'ouest, dans une belle vallée cultivée et assez bien arrosée, grâce aux neiges de l'hiver qui couvrent les montagnes de l'Ouarsenis et dont les eaux sont retenues par des barrages à leur sortie des gorges. Un assez grand nombre de villages de colonisation, la plupart florissants, ont été créés dans cette vallée et jalonnent la route et le chemin de fer d'Alger à Oran.

Ce sont : Aïn Sultan ; Affreville (1000 hab.) au pied de Miliana, point de départ de la route de Teniet ; Lavarande, Duperré, dans un fond autrefois malsain que la persévé-



rance des colons a admirablement transformé; Oued-Rouina; SaintCyprien des Attaf; les Attaf; Oued-Fodda; le Barrage; Ponteba;

**Orléansville**, fondé en 1843 sur l'emplacement d'el-Esnam (les idoles) (Castellum Tingitei), pour servir de base de ravitaillement aux colonnes opérant dans l'Ouarsenis, à moitié chemin d'Alger et d'Oran, 2200 habitants. Le climat est très chaud parce que les vents de la mer sont arrêtés par les montagnes. Les plantations et les cultures l'ont adouci depuis quelques années, et la moyenne estivale est descendue de quelques degrés<sup>4</sup>.

Viennent ensuite : Malakoff (Oued Sly), Merdja, Inkermann (oued Riou), Saint-Aimé.

La vallée s'élargit alors dans une vaste plaine appelée **Plaine du Chélif**. Le Chélif tombe dans la mer au sud du cap Ivi.

La vallée du **Nahr el-Ouassel**, qui limite les montagnes au sud, devait être également très fertile à l'époque romaine, si l'on en juge par les nombreuses ruines dont elle est couverte. Actuellement elle est desséchée; les eaux n'y sont plus courantes et ne se trouvent ordinairement que dans des trous de distance en distance. Elle est bordée au sud par les escarpements des Plateaux du Sersou.

Les principaux affluents de gauche du Chélif descendent du massif de l'Ouarsenis.

**L'oued Deurdeur** reçoit ses premières eaux du djebel Achaoun (1804m) et du massif de Teniet el-Haad, dont le sommet principal est le Ras el-Prarit (1787m).

**L'oued Massin** est remonté par la route de Teniet.

**L'oued Rouina** descend également du Ras el-Prarit.

**L'oued Fodda**, qui s'appelle plus haut l'oued Larba, passe au pied de l'Ouarsenis, mais il reçoit ses premières eaux de la crête qui borde le Nahr el-Ouassel beaucoup plus au sud.

**L'oued Sly** descend du groupe de l'Ouarsenis sous le nom d'oued Ardjem.

**L'oued Riou**, l'oued **Djidjouia**, et la **Mina**, dont il a déjà été parlé, coulent dans la province d'Oran.

Pris dans son ensemble, le massif de l'Ouarsenis est une sorte de vaste place d'armes. Abd el-Kader en avait fait sa forteresse principale, avec des places à Boghar, à Taza, à Tagdempt, à Miliana. Actuellement, Teniet en est le réduit central; Tiaret à l'ouest, Boghar à l'est, Ammi Moussa et Orléansville au nord en sont les poternes. Les principales tribus sont les Flissa, entre Relizane et Tiaret, très remuants; les Beni Ouragh dans le cercle d'Ammi Moussa; les Beni Zougzoug et les Djendel à l'est.

Ces populations sont de race berbère. Une partie s'est insurgée en 1864, mais les Beni Zougzoug et les Djendel restèrent dans l'obéissance et leurs goums nous servirent fidèlement. Les villages de colonisation de cette région ont eu alors beaucoup à souffrir et plusieurs ont été pillés.

<sup>4</sup>Minimum : 3°, janvier; - Maximum : 49°, août; - Moyenne de juillet et août : 33°; - Moyenne annuelle : 20°,6. - C'est le point le plus chaud du Tell.

**Les Plateaux du Sersou**, compris entre le Nahr el-Ouassel et l'oued Belbela, ont une largeur d'environ 20 kilomètres. Dans la partie orientale, la vallée du Nahr el-Ouassel est fertile, mais les coteaux et le plateau sont arides et sans végétation. Ces plateaux sont soutenus au nord par des escarpes de 50 à 100 mètres. Le point le plus bas est à 685 mètres et le plus élevé à 1000 mètres environ.

La partie occidentale au delà d'Aïn Timetlaket est cultivée en céréales ; de nombreuses ruines romaines et des monuments mégalithiques attestent son ancienne fécondité. A l'est et au centre, il n'y a qu'une herbe maigre et de l'alfa, et aucune habitation.

Au sud du Sersou, s'étend la plaine de Sousselem et de l'Ourenk. L'oued Sousselem, qui coule de l'ouest à l'est, se perd dans les terres. Au delà, les massifs de Goudjila et de Chellala sont les dernières rides de la bordure tellienne des Hauts-Plateaux, ainsi jalonnée depuis Frenda : djebel Harbouz, djebel ben Loual, massif de Goudjila, dont le point culminant est au Ras Fortass (1530m) ; elle présente vers le nord des escarpes inaccessibles.

Le **massif de Goudjila** est formé de trois rides parallèles, dont le relief est de 400 à 500 mètres ; celle du centre est la plus élevée ; elles versent la majeure partie de leurs eaux dans l'oued Ourenk.

Le **massif de Chellala**, dont la direction d'ensemble est parallèle au précédent (point culminant 1330m), est formé de plateaux ou gada. Chellala est occupé par un poste qui, de même que celui d'Oussekr, doit surveiller les tribus des Harar. Cette ride est coupée par le Chélif entre le djebel Daoura (rive gauche) et le djebel Noukra (rive droite).

## Le Dahra

Entre le Chélif inférieur et la mer se trouve une zone très montagneuse qui s'étend depuis Miliana, à l'est, jusqu'à l'embouchure du Chélif, à l'ouest ; on l'appelle **le Dahra**.

Les Européens ont l'habitude de donner ce nom de Dahra, exclusivement à la portion occidentale, à l'ouest de l'oued Kramis, mais la signification exacte du mot arabe étant « le nord <sup>5</sup> », il n'y aurait aucune raison d'en restreindre ainsi l'application.

Dans son ensemble, le Dahra forme une longue chaîne dont les altitudes les plus grandes se trouvent à l'est, où des sommets comme les deux Zaccar (1580m, 1527m), le Bou Mad (1417m), se pyramident au-dessus de la plaine de la Méridja, présentant ainsi, du côté de l'est et au sud, des escarpes considérables, tandis que l'arête, s'abaissant graduellement vers l'ouest, n'offre plus au-dessus du Chélif, à son extrémité occidentale, que des berges de 500 à 600 mètres.

« Vues des plaines du Chélif, les montagnes du Dahra se dressent comme une énorme digue d'aspect uniforme clans Laquelle on ne distingue ni sommet, ni brèches » ; en réalité, il y a plusieurs crêtes parallèles les unes derrière les autres, dans la direction ordinaire du nord de l'Afrique. Par suite des dislocations subies par les terrains, leurs

<sup>5</sup>Les étymologistes, tout en donnant au mot dahra ou dhahra la signification de nord, en trouvent la racine dans *dhohor* (dos).-Général Parmentier, *Vocabulaire* ; Capitaine Bourdon, *Le Dahra*.

arêtes présentent leurs escarpes tantôt au sud, tantôt au nord. Mais, comme dans l'Ouarsenis, on trouve un système de fractures très fréquentes face à l'est, bordant les vallées des cours d'eau côtiers ou affluents du Chélif.

Vu du nord, l'aspect du Dahra est plus varié. L'horizon n'est pas fermé, comme du côté du Chélif, par une digue massive ; il se compose de plusieurs plans successifs de hauteurs. Ce sont d'abord de hautes falaises, puis des plaines étagées, puis de hautes collines arrondies au sommet, déchiquetées sur leurs flancs par les érosions. Presque partout, et particulièrement dans le Dahra proprement dit, c'est-à-dire à l'ouest, se trouvent des terres cultivables, une végétation vigoureuse, des maisons arabes, et des villages de colonisation de récente création offrant des espérances de prospérité. La côte du Dahra est peu accidentée ; elle offre peu d'abris.. Les petits ports de Tenès et de Cherchel ont seuls quelque importance. Ce sont les points de départ des routes qui relient la côte à la vallée du Chélif.

**Tenès** (2500 hab. environ) a été fondé en 1842 sur l'emplacement de l'ancienne *Cartenna*, pour servir de port à Orléansville, dont la création était simultanée, et pour assurer la domination du Dahra. On y a créé un port de refuge.

**Cherchel** (3,000 habitants environ), créé en 1840, sur l'emplacement de la grande cité romaine de *Césarea*, dont on trouve des ruines très intéressantes, n'a pourtant qu'un petit bassin fort restreint. La fertilité de son terroir était célèbre dans l'antiquité. Les fermes modernes, enrichies par la culture de la vigne, sont en pleine prospérité.

Des routes de Cherchel à Duperré, de Cherchel à Miliana, de Tenès à Orléansville ont été construites dans le but de faciliter la marche des troupes. Une autre route militaire (route Lapasset) conduit de même du cap Ivi par Oullis, Cassaigne, Renault, à Inkermann. Elle suit les crêtes et traverse le territoire des Oulad Riah, dans lequel se trouvent les grottes où, en 1845, périrent enfumés des centaines de malheureux qui s'y étaient réfugiés et refusaient de se rendre.

La crête culminante du Dahra se trouve plus près du Chélif que de la côte ; aussi les vallées du versant sud sont-elles, en général plus courtes, plus déchirées et plus rapides. La plus notable est celle de l'oued **Ouaran**, que remonte la route d'Orléansville à Tenès.

Les principaux cours d'eau côtiers du versant nord, sont :

- l'oued **Kadous** ou Kramis, qui limite à l'est le Dahra proprement dit ;
- l'oued **Hallala**, qui finit à Tenès ;
- l'oued **Damous**, sources au djebel Sidi Aïssa (614m) ;
- l'oued **Sebt**, sources au djebel Lari (1055m) ;
- l'oued **el-Hachem**, sources au Bou Mad (1417m), passe à Zurich, finit à l'est de Cherchel ;
- l'oued **Nador**, qui limite à l'est le massif du Chenoua (900m) et finit près de Tipaza.

Le Dahra est habité par des populations kabyles, dont la soumission, toujours précaire, a coûté de sérieux efforts. Nous avons déjà cité les Oulad Riah, à l'ouest. A l'est, dans les montagnes difficiles du Bou Mad ; sont les Beni Menacer ; leur insurrection, en

1871, eut une certaine gravité et compromit les villages des colons voisins, dont plusieurs furent attaqués et pillés, entre autres Vesoul-Benian, centre florissant créé par des Francs-Comtois, à l'est et au pied de Miliana.

**Miliana** est une sous-préfecture de 3,000 habitants, adossée au Zaccar (1580m), à 740 mètres d'altitude; elle commande à la fois le chemin de fer et la route d'Alger à Oran, l'entrée de la vallée du Chélif, et celle de la Métidja. C'est le point d'appui des troupes qui ont à opérer au nord, dans le Dahra oriental, ou au sud, dans l'Ouarsenis. Elle fut occupée en juin 1840.

### 3° LE TITERI

Entre le Chéelif qui limite à l'est les montagnes de l'Ouarsenis, et l'Isser inférieur qui contourne la Kabylie à l'ouest, la zone montagneuse du Tell d'Alger est formée de deux plis considérables séparés par une longue vallée qui s'élargit parfois en une plaine mamelonnée.

Dans cette vallée, est creusé, à l'ouest, le lit d'un petit affluent du Chéelif, l'oued el-Haad, et à l'est celui de l'oued Melah, qui est une des branches principales de l'Isser. Cette vallée est orientée dans le sens ordinaire des plissements du nord de l'Afrique. Au point de partage des eaux est le village de Berrouaghia, dont nous avons déjà fait ressortir l'importance. Cette position commande également l'entrée de la longue plaine des Beni Sliman, qui se prolonge à l'est par la plaine des Arib et par la vallée de l'oued Sahel.

Nous donnerons à l'ensemble des montagnes au nord et au sud de la vallée de Berrouaghia, le nom de **monts du Titeri**, du nom de l'ancien beylick, dont Médéa était le chef-lieu. Ce nom que l'historien arabe Ibn-Khaldoun donne au kef Lakhdar, situé à moitié distance de Boghar et d'Aumale, n'est plus guère usité; mais il nous a paru d'autant préférable au point de vue synthétique, qu'entre les termes locaux le choix est singulièrement embarrassant.

L'escarpe nord de ce massif est formée par le Gontas, le Mouzaïa, les monts des Beni Sala et des Beni Mouça, le djebel Zima, belles chaînes boisées qui, comme nous l'avons dit, surplombent la Méridja. Les crêtes du pli méridional des monts du Titeri ne sont pas moins notables; ce sont, de l'ouest à l'est: le djebel Tangréguet (1415m), le kef Lakhdar (1464m), et le massif du Dira au sud d'Aumale (1810m).

La colonisation européenne a fort peu pénétré dans ce pays. Il n'est encore traversé que par un petit nombre de routes: à l'ouest, celle de Blida à Boghar, à l'est, celle d'Alger à Aumale.

Nous avons déjà parlé de la première de ces routes. Celle d'Aumale est jalonnée par Arba, dernier village de la Méridja; Sakamodi, au point culminant de la route (1000m) (c'est le symétrique de Ben Chikao, sur la route de Boghar); Tablat, ancien poste romain, village de colonisation (450m).

On traverse ensuite la plaine des Arib, très bonnes terres, mais peu cultivées; la route passe par les Frênes, Bir Rabalou, les Trembles, petits villages de colonisation, pour pénétrer dans la cuvette dont Aumale occupe le centre.

**Aumale** a été construit en 1846, sur l'emplacement de l'antique Auzia des Romains et près d'un ancien fort turc qui commandait cette position importante, à la limite du pays kabyle et du pays arabe, sur la route la plus directe que suivent les Oulad Nayl et les nomades du Hodna pour échanger leurs produits avec ceux du Tell d'Alger. De tout temps, il s'y est tenu un grand marché hebdomadaire. Autrefois chef-lieu d'une subdivision militaire qui comprenait le cercle de Bou Saâda et une grande partie du sud de la division d'Alger, sa population agglomérée est de 1500 habitants environ. La ville

est au pied du djebel Dira (1810m), montagne boisée, couverte de massifs de chênes et riche en sources qui entretiennent d'excellents pâturages.

D'Aumale, des routes divergent sur les Beni Mansour, sur Msila, sur Bou Saâda, et à l'est sur Berrouaghia.

De Berrouaghia, qui est une position symétrique d'Aumale, partent également des chemins dans toutes les directions, notamment sur Tablat, par la vallée de l'oued Melah, et au sud vers le Zahrez Chergui. Ce dernier chemin est un chemin arabe que jalonnent Bordj Aïn Boucif, et Bordj el-Hammam, dans la chaîne des Seba Rous; il se prolonge sur Djelfa.

La route de Berrouaghia à Aumale était une section de la grande voie militaire romaine, de rocade, qui conduisait d'Aumale (*Auzia*) à Hadjar er-Roum (*Rubrae*) près de Tlemcen, par Sour Djouab (*Rapidi*), où l'on voit des ruines importantes, Berrouaghia (*Tirinadi*), Duperré (*Oppidum novum*), Orléansville (*Castellum Tingitei*), Sidi Ali ben Youb (*Albulae*)<sup>6</sup>.

<sup>6</sup>Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*.

## 4° LA KABYLIE

La Kabylie, c'est-à-dire le pays des Kabyles, comprend tout l'ensemble de la région montagneuse depuis Alger jusqu'à Philippeville : mais on a coutume de distinguer la grande Kabylie de la petite Kabylie, en réservant cette dernière dénomination à la région de la rive droite de l'oued Sahel. Nous ne nous occupons ici que de la grande Kabylie, c'est-à-dire du massif de montagnes circonscrit au sud par l'oued Sahel, à l'ouest par l'oued Isser.

Ces montagnes se décomposent en deux étages : celui du littoral dont le massif de **Dellys** forme le centre, et la chaîne principale dont les escarpes gigantesques dominent la rive gauche de l'oued Sahel.

Le centre de celle-ci et de la Kabylie tout entière est le massif du **Djurdjura**, qu'entoure, comme un chemin de ronde, la route Bordj Bouira - Dra el-Mizan - Fort-National - Col de Tirourda - Beni Mansour. La cime la plus élevée, **Lella Khedidja**, atteint 2308 mètres.

Des extrémités de la chaîne du Djurdjura se séparent, vers le nord, deux arêtes ou contreforts qui vont rejoindre la chaîne du littoral, de sorte que l'ensemble dessine une grande ellipse qui est le bassin de l'oued Sebaou. L'oued Isser et l'oued Sahel sont les fossés extérieurs de cette énorme forteresse naturelle.

L'oued **Isser** reçoit ses premières eaux de la chaîne du kef Lakhdar et de la portion occidentale de la chaîne du Dira ; celles qui descendent du kef Lakhdar portent le nom d'oued **el-Melah**.

Celles qui descendent du djebel Dira sont l'oued **Halleba** et l'oued **Zeroua**. Elles se réunissent et prennent alors le nom d'Isser. Près de leur confluent passe la route d'Alger à Aumale, par Tablat.

L'oued Isser, qui coule d'abord vers l'ouest, se replie, à angle aigu vers le nord-ouest, pour franchir les montagnes par la gorge de Palestro.

**Palestro**, village d'environ 250 habitants, à 1 kil. de la rivière, a été attaqué par les Kabyles lors de l'insurrection de 1871 et brûlé. La plupart des habitants ont été massacrés après une résistance acharnée. Les ruines ont été réparées.

Entre Palestro, Beni Amram, et Souk el-Haad, villages de colonisation créés en 1872, l'Isser coule entre des murs de rochers, dans des gorges superbes qui rappellent celles de la Chiffa. De chaque côté de sa vallée, qui s'élargit en certains endroits et offre des terrains fort riches, des villages kabyles, bâtis en pierre et entourés de jardins, s'accrochent aux crêtes des montagnes.

Le col des Beni Aïcha, avec le village de Ménerville, passage de la route d'Alger, est à 6 kil. au nord-ouest de l'Isser. C'est la poterne occidentale de la Kabylie.

La vallée inférieure de l'Isser est bordée de villages de création récente, au milieu de terres fertiles. Le centre de cette circonscription est Bordj Menaïel.

L'oued **Sebaou**, la rivière centrale de la Kabylie, parcourt, de l'est à l'ouest une très large vallée longitudinale qui longe le pied méridional de la chaîne du littoral, puis il se

recourbe perpendiculairement, et perce cette chaîne pour se rendre à la mer à quelques kilomètres à l'ouest de Dellys.

Trois grandes coupures perpendiculaires, dont la plus profonde est creusée par l'oued **Aïssi**, lui amènent (r. g.) les eaux de la grande chaîne.

Au centre de son bassin, mais séparé de sa vallée même par un petit massif boisé, **Tizi Ouzou**, sous-préfecture avec un fort et une ville française de 400 habitants environ, a été bâti en 1858 sur un mamelon qui domine la plaine à grande distance. C'est le chef-lieu administratif de la grande Kabylie. C'était autrefois la limite de la domination romaine. Les Turcs ne l'avaient pas dépassé. La ville fut attaquée par 10,000 Kabyles au début de l'insurrection de 1871, et en partie détruite; on l'a reconstruite depuis. Le bordj résista un mois, jusqu'à l'arrivée d'une colonne de secours.

Deux autres positions fortifiées dans les montagnes, Dra el-Mizan et Fort-National, maîtrisent la Kabylie. **Dra el-Mizan** est un village de 500 habitants européens, avec un fort. Il a été créé en 1855.

**Fort-National** (916m) est une véritable place de guerre construite en 1857, en cinq mois, aussitôt après la conquête de la Kabylie <sup>7</sup> sur le plateau de Souk el-Arba, dans le pays des Beni Raten; elle a une vaste enceinte bastionnée de 2200 mètres de développement. Elle est au centre même de la Kabylie, et nous en assure la possession. En 1871, elle fut assiégée et bloquée pendant deux mois, et eut à repousser plusieurs attaques de vive force. Une route de crête terminée jusqu'à Aïn Hammam, centre administratif de la commune mixte du Djurdjura, met Fort-National en relation avec Beni Mansour sur l'oued Sahel en passant par le col de **Tirourda**.

La muraille du Djurdjura n'est aisément franchissable que par ce chemin, tracé en corniche sur le flanc de ravins d'une effrayante profondeur et qui, malgré les travaux dont il a été l'objet, présente plusieurs endroits dangereux dans le mauvais temps. Les Kabyles utilisent plusieurs autres passages; les plus fréquentés sont le col de **Chellata**, qui descend sur Akbou, et le col d'**Akfadou** plus au nord.

La muraille côtière est traversée par la route de Dellys ou du cap Bengut, et par celle de Zeffoun ou du cap Corbelin à Tizi Ouzou.

**Dellys** (3,000 habitants environ) ancienne Rusucurus, ville mixte arabe et française, chef-lieu de subdivision, est la place maritime de la Kabylie.

Fort-National en est la forteresse centrale.

Aumale et Bougie flanquent les fossés extérieurs;

Aumale à la tête des eaux de l'oued Sahel, Bougie à l'embouchure. Nous avons dit quelle est l'importance stratégique d'Aumale.

**Bougie** est dans une situation maritime des plus avantageuses, avec une belle rade, un grand port de refuge naturel, bien abrité, au débouché des riches bassins d'Aumale et de Sétif, exactement au sud de Marseille et de Toulon, et, par conséquent, fort bien placé pour permettre aux flottes françaises de dominer la Méditerranée entre les Baléares et la Sardaigne. Les Romains y avaient une grande ville, *Saldæ*; ce fut plus tard la capitale

<sup>7</sup>Voir plus loin le précis historique de la conquête.



de l'empire berbère. Les Espagnols l'occupèrent pendant un demi-siècle. Un fort sur le Gouraya domine la rade à une grande hauteur.

La route qui unit Aumale et Bougie suit la vallée de l'oued Sahel ; elle est doublée par un chemin de fer.

Pour avoir une idée d'ensemble de la Kabylie, il faut s'élever sur les flancs du Djurdjura, en dépassant Fort-National vers le sud. On voit alors se développer le beau bassin elliptique du Sebaou, ancien lac dont les eaux se sont vidées par les coupures de la chaîne côtière.

Les énormes torrents d'un autre âge qui descendirent des crêtes du Djurdjura n'ont laissé sur ses sommets que le squelette des rochers, creusant dans leur course des ravins d'une profondeur prodigieuse, séparés les uns des autres par des arêtes si étroites qu'en certains points, elles ressemblent à des chaussées artificielles, à des ponts jetés d'une rive à l'autre et sur lesquels quatre cavaliers ne pourraient passer de front.

Les villages kabyles couronnent tous les sommets de ces arêtes. Les préoccupations de la défense et certainement aussi un instinct de race les ont amenés à grouper leurs habitations sur les arêtes. Ils en voient ainsi les deux versants et en utilisent les lambeaux de terre cultivable ; mais ils n'ont pas d'eau ; aussi leur faut-il aller la chercher dans les ruisseaux à une grande distance, et c'est là le labeur principal et quotidien des femmes.



FIG. 2 – Villages des Beni Yeni. - Pays du Fer. - Vallée de l'oued Aïssi.

*Vue prise d'Aïn Hammam sur la route du col de Tirourda, au sud de Fort-National.*

*1. Taourirt des Beni Menguillet.*

*2. Taourirt Mimoun - Beni Yeni.*

*3. Aït Larbaâ - Beni Yeni.*

*4. Aït Labssen - Beni Yeni, grand village de 4 à 5,000 habitants, renommés comme fabricants d'armes et de bijoux.*

Autour des villages sont souvent de beaux jardins, des arbres fruitiers, surtout des oliviers et de nombreux figuiers sur les branches desquels la vigne, qu'on laisse croître en toute liberté, étale follement ses guirlandes, et fait mûrir ses grappes magnifiques. Vues à distance, les habitations, avec leurs constructions étagées, leurs toitures de briques rouges, leurs corbeilles de verdure, offrent un aspect pittoresque ; si l'on gravit les sentiers escarpés qui conduisent au village, le charme du tableau s'évanouit et l'on voit que l'incurie kabyle ne le cède en rien à l'incurie arabe. Le Kabyle est cependant laborieux ; on est tenté de l'admirer parce qu'il plante des arbres et qu'il cultive la terre ; c'est une sorte de paysan démocrate, jaloux de son bien, un piéton, un travailleur agricole, tandis que l'Arabe, drapé dans son bournous, étendu paresseusement à l'ombre de son gourbis,

ou trottinant sur son cheval étique, grave et dédaigneux, nous apparaît comme un grand seigneur ruiné, un aristocrate auquel notre activité fiévreuse semble digne de pitié.

Quoi qu'il en soit pourtant de la haute morale de leurs coutumes et de la savante législation de leurs kanouns, objets d'étonnement, dit-on, pour nos modernes administrateurs, les Kabyles nous semblent, comme les Arabes, un peuple, depuis des siècles, immobilisé dans sa vie, ennemi de tout changement comme de tout progrès, qui dissimule sa haine, qui n'est guère susceptible de comprendre les bienfaits que la nouvelle organisation municipale française répand sur le pays sous la forme de routes, de maisons d'école, de gendarmes, de gardes champêtres, etc., et qui, dans tous les cas, n'en conservera nulle reconnaissance.

La Kabylie est pauvre, parce que la terre cultivable est rare et que la population est très dense <sup>8</sup> ; aussi les hommes émigrent-ils en grand nombre dans les villes, comme émigrent les montagnards des Alpes ou ceux du centre de la France. Beaucoup s'engagent dans les régiments de tirailleurs, attirés par l'appât de la prime qui leur est payée.

Il doit exister beaucoup d'argent monnayé dans les villages. Les impôts rentrent avec une grande facilité. Les hommes qui ont émigré rapportent des sommes relativement considérables <sup>9</sup>.

Comme les Kabyles sont sédentaires, qu'ils vivent dans des maisons, qu'ils sont des musulmans fort tièdes, et que leur scepticisme religieux se rapproche du nôtre, on est assez disposé à en conclure à une certaine aptitude d'assimilation. Cette opinion s'était déjà très répandue avant l'insurrection de 1871 ; elle perdit alors la plupart de ses partisans, mais elle en a recruté de nouveaux qui semblent avoir ignoré ou avoir oublié l'acharnement sauvage, les barbaries, les cruautés dont les insurgés donnèrent alors l'affligeant spectacle.

Tous les villages européens furent pillés et ravagés, tous les bordjs furent attaqués et bloqués. Quelques-uns subirent des investissements de deux mois, eurent à repousser d'énergiques tentatives de vive force et à se défendre contre les approches faites à la mine ; mais tous purent heureusement tenir assez longtemps pour permettre aux colonnes de secours de les dégager.

Le pays a été durement châtié, de lourdes contributions de guerre ont été imposées aux populations, une partie des terres mises sous le séquestre et affectées à des villages de colonisation.

On peut espérer que la leçon a été assez rude pour détourner les Kabyles de nouveaux soulèvements, au moins pendant quelques années ; mais ces gens sont crédules et rien n'assure qu'ils ne se laisseraient pas aller encore aux excitations d'agitateurs qui leur représenteraient la France comme impuissante ou paralysée par une guerre européenne.

<sup>8</sup>La population de la commune de Fort-National est plus dense que celle de beaucoup de nos départements : 26,600 habitants sur 20,000 hectares. Chez les Beni Raten : 21,000 habitants sur 9,000 hectares. Dans la commune du Djurdjura : 60,000 habitants répartis en 113 villages, sur 47,000 hectares dont 22,000 seulement sont cultivables.

<sup>9</sup>De janvier à août 1883, le bureau de poste de la commune du Djurdjura a payé 64,000 francs de mandats aux Kabyles de sa circonscription.

Cependant les routes stratégiques que l'on ouvre, les chemins muletiers qu'on améliore, rendent de plus en plus difficile l'insurrection dans les montagnes; lorsque les batteries pourront circuler au trot de leurs attelages des Beni Mansour à Fort-National comme elles vont déjà de Fort-National à Tizi Ouzou, il n'y aura plus un village du Djurdjura que nos canons ne puissent démolir en quelques instants, et les soldats qui auront à châtier les insurrections de l'avenir resteront incrédules lorsqu'on leur dira que leurs devanciers ont traversé ces précipices, gravi ces rochers où aucune sente n'était tracée, qu'armés d'un fusil à peine supérieur comme portée à celui de l'ennemi, ils ont emporté d'assaut ses villages et l'ont délogé de ses nids d'aigle.

Il n'y a point de juifs en Kabylie, mais il y a des Arabes. Ce sont, en général, des marabouts descendant de ceux qui ont, il y a 350 ans environ, introduit l'islamisme dans le pays. Ils habitent des villages à part ou des quartiers séparés dans les villages. Ils reçoivent certaine rémunération comme salaire plutôt que comme tribut religieux; ils n'ont qu'une influence restreinte, mais ils sont néanmoins écoutés et peuvent être considérés comme des agents dangereux de propagande.

## 5<sup>e</sup> LES HAUTS-PLATEAUX.

### Les monts des Oulad Nayl et du Zab.

Nous avons déjà dit quelle était la physionomie d'ensemble des plateaux de la province d'Alger. Toutefois, à l'est du Chéelif, leurs limites nord et sud ne paraissent pas aussi nettement tracées que dans les parties occidentales.

Une longue arête présentant des escarpes au nord, que nous avons appelée la chaîne des **Oukaït** et des **Seba Rous**, les partage de l'ouest à l'est : Oukaït Gharbi (1193m), Oukaït Chergui (1188m) et sépare le bassin particulier des Zahrez au sud, du versant de la daya Dakla au nord. Une partie des eaux qu'ils reçoivent s'écoulent, en outre, vers le creux du Hodna.

Les directions dans lesquelles on les traverse le plus ordinairement sont celles déjà indiquées : de la route de Boghar à Djelfa, par les caravansérails ; de Berrouaghia à Djelfa, par Bordj Aïn Boucif, Bordj el-Hammam ; et d'Aumale à Bou Saâda, par Sidi Aïssa, Aïn Adjel, Aïn Kermarn.

**Les Zahrez**, à l'altitude de 870 mètres environ, sont des chotts analogues à ceux de la province d'Oran. Ils ont 30 et 40 kil. de long, sur une largeur moyenne de 10 à 15 kil.

Le Zahrez Gharbi reçoit au sud l'oued Hadjia, qui descend du djebel Senalba, et l'oued Melah, qui vient de Djelfa, et dont la vallée est suivie par la route de Laghouat.

Le Zahrez Chergui reçoit au sud l'oued Medjedel, qui donne les points d'eau des routes de Boghar à Bou Saâda et de Boghar à Aïn Rich.

Dans la province d'Alger, la chaîne saharienne n'a pas la même puissance que dans les deux autres provinces. Elle s'affaisse entre le Djebel-Amour et l'Aurès, bien que certains sommets dépassent encore 1500 mètres.

Les plissements rappellent les deux directions principales qui se rencontrent en Algérie, c'est-à-dire la direction nord-1/4-est, dans les arêtes qui profilent les montagnes vers le nord et dans le djebel Bou Kahil au sud, et la direction ordinaire du nord de l'Afrique, est-1/4-nord, dans les crêtes qui forment la dorsale et dans celles qui bordent les plaines des Ziban.

Nous donnons à cette partie de la chaîne saharienne le nom de monts des Oulad Nayl à l'ouest et de monts du Zab à l'est.

**Monts des Oulad Nayl.** - Nous avons choisi ce nom parce que c'est dans ces montagnes que les tribus des Oulad Nayl viennent prendre leurs campements d'été. Cette dénomination s'étend ainsi à la région montagneuse comprise depuis la dépression de la daya Tademit au sud-ouest, jusqu'à Bou Saâda au nord-est ; depuis les berges méridionales du bassin des Zahrez au nord, jusqu'aux berges septentrionales de la vallée saharienne de l'oued Djedi, au sud.

Dans sa partie la plus étroite, cette région montagneuse a plus de 20 lieues. Elle est constituée par plusieurs rides à peu près parallèles qui comprennent entre elles de longues vallées orientées à l'est-1/4-nord : fonds des Zahrez ; vallée de l'oued Medjedel, tributaire du Zahrez Chergui ; vallées de l'oued Dermel (oued Bou Saâda) et de l'oued

Châir. tributaires du Hodna ; vallée de l'oued Djedi.

Une première ride forme la berge même du bassin des Zahrez, c'est celle que la route de Boghar à Djelfa traverse au Rocher-de-Sel. Elle est jalonnée par le djebel Djerf (1500m) au nord-est de Zenina et par le Rocher-de-Sel (dans cette partie on l'appelle parfois djebel Sahari); elle se continue par des escarpes de hauteurs variables et se termine dans le djebel Zemra qui sépare les Zahrez du Hodna.

La deuxième ride est jalonnée par la crête boisée du djebel **Senalba** (1570m) au nord de Tademit, dans le prolongement de la direction du djebel Lazereg, par Djelfa, et par le djebel Baten Deroua, que traverse la route de Boghar à Aïn Rich ; elle se confond avec la précédente au djebel Zemra. Entre ces deux crêtes se creuse la vallée de l'oued Medjedel.

La troisième ride est très accentuée dans le djebel **Sera** (1480m) au sud de Djelfa, le djebel Djelal, les **Seba Mokran** (1486m), le djebel Sba Chouaia, les massifs du Messad et du djebel Fernan au sud de Bou Saâda, et le djebel Bou Ferdjoun qui fait partie de la ceinture méridionale du Hodna. Entre la deuxième et la troisième ride se creuse la vallée de l'oued Dermel.

La quatrième ride est celle du djebel Bou Kail et des berges de la vallée de l'oued Djedi. Elle se prolonge par les monts du Zab.

Entre ces deux dernières se creuse la belle vallée de l'oued Châir.

Ces crêtes ne sont point continues ; elles sont, au contraire, brisées en de nombreux tronçons ; dans les coupures qui les séparent, passent les routes suivies par les caravanes des Oulad Nayl, lors de leurs migrations annuelles. Les principales sont celles de Zenina, par l'oued Tademit ; de Djelfa sur Laghouat et de Djelfa sur Messad ; du Zahrez Chergui et de Bou Saâda sur Aïn Rich et l'oued Djedi.

Djelfa est au point de divergence des eaux vers les Zabrez, vers le Hodna, et vers le Sahara. C'est le centre du commandement des Oulad Nayl et la résidence de leur aga.

Ces tribus ont, dans cette région, huit villages principaux ou dacheras, qui leur servent de dépôt et qui ont chacun de 100 à 300 habitants. Ce sont : Ksar Charef, à 60 kil. ouest de Djelfa, au pied septentrional du djebel Djerf (1500m), sur la route de Zenina ; Hamra, à 44 kil. sud-ouest ; Zaccar, à 40 kil. sud, dans un défilé où passe un des chemins les plus fréquentés du Sud, qui conduit par Messad dans l'oued Djedi ; Medjbara, à 36 kil. sud-ouest sur un autre chemin qui conduit aussi à Messad. Ces quatre villages sont rangés en demi-cercle autour de Djelfa, sur les routes ordinaires des caravanes. Djelfa est donc leur centre naturel et leur principal marché.

A plus grande distance : Amoura, sur le versant sud du djebel Bou Kahil ; puis, groupés près de la cluse, que la rivière de Tademit traverse pour descendre dans la vallée saharienne de l'oued Djedi, les villages de Messad, Demmed, el-Hania. Messad est le plus peuplé et le plus important.

C'est là une des grandes portes des caravanes. Les Romains y avaient un poste.

Dans leurs migrations d'hiver, les **Oulad Nayl** s'enfoncent très loin dans le Sud, entre les terrains de parcours des Larbaâ à l'ouest et ceux des Chambaâ à l'est ; ils sont

en contact avec les Touareg et les gens du Touat. Le nom de ces nomades est connu dans toute l'Algérie, car ils ont la coutume d'envoyer leurs filles faire métier de galanterie dans les villes.

Ce sont ces femmes qui forment le noyau de la population galante de tous les ksour du Sud. Lorsqu'elles ont amassé un pécule suffisant, elles cèdent la place à d'autres, rentrent dans leurs tribus et se marient. Quelques-unes d'entre elles ont du charme et une certaine distinction naturelle. Aussi exercent-elles souvent un très grand ascendant sur les chefs arabes qui font parfois pour elles des prodigalités folles <sup>10</sup>.

L'oued **Tademit**, qui est le déversoir de la daya du même nom, traverse la route de Laghouat près de Motta el-Oust (auberge ruinée). C'est un des affluents principaux de l'oued Djedi auquel il se réunit à 90 kil. environ en aval de Laghouat.

Il reçoit (r. g.), par l'oued **Seddeur**, les eaux du versant méridional du djebel Sera, qui arrosent les plantations des caravansérails de Ksar Seddeur, de Ksar Zeïra, et d'Aïn el-lbel. Près de ce dernier, on avait construit un village arabe, mais les habitants sont, pour la plupart, retournés à la vie nomade.

Les montagnes de ceinture du bassin de Tademit sont élevées : au nord, le djebel **Senalba**, 1570m ; au sud, le **Dra el-Merga**, 1215m. On y trouve des plateaux aux murailles rocheuses, surmontées de chapeaux calcaires de formes géométriques, qui ont, de loin, l'apparence de fortifications. Les richesses forestières sont importantes, mais peu exploitées.

L'oued Tademit change plusieurs fois de nom. Il s'appelle oued Demmed à partir du ksar Demmed, où il franchit la dernière ride de la chaîne saharienne. En amont de ce point, il reçoit (r. g.) plusieurs oueds dont les vallées permettent de remonter dans les montagnes. Les principaux sont l'oued Medjbara, qui conduit à Djelfa ; l'oued Bel Aroug, qui conduit à Aïn Rich ; l'oued Bouira, qui amène les eaux des versants nord du djebel Bou Kahil.

Deux longues vallées, dont les têtes sont dans les environs de Djelfa, creusent le massif des Oulad Nayl, dans l'orientation ordinaire du nord de l'Afrique. L'une et l'autre sont tributaires du Hodna : La première est la vallée de l'oued Dermel ou oued **Bou Saâda** ; elle ouvre une communication facile entre Djelfa et Bou Saâda par l'oglat Selim et Oued-Dermel. La seconde est celle de l'oued **Chaïr**. C'est une belle vallée dont la population est évaluée à 20,000 individus.

L'oued Chaïr (vallée de l'orge), alimenté par les rivières qui descendent du djebel Sba Chaouia et des chaînes du djebel Messad, conserve toute l'année une certaine quantité d'eau. Le point important de sa vallée est **Aïn Rich**, où se croisent les routes de Djelfa à Biskra, de Bou Saâda à Laghouat et à Ouargla. On y a créé de belles plantations d'arbres fruitiers. Les berges, généralement élevées, à pic ou à pentes raides, sont bordées de

<sup>10</sup>Lorsqu'elles ont des enfants, elles gardent ordinairement les filles et renvoient les garçons à leur tribu. On dit qu'Abd-el-Kader avait voulu imposer aux Oulad Nayl de renoncer à cette coutume. Ils obéirent, mais, l'année suivante, une grande sécheresse ayant décimé leurs troupeaux, ils considérèrent ce fléau comme une punition du ciel et revinrent à leurs anciennes mœurs.

plateaux dont la végétation varie suivant l'altitude et la nature du sol. Le pays produit du blé, de l'orge et nourrit de nombreux troupeaux.

On trouve des traces d'établissements romains à Guelalia, à Ghorbet el-Gara, à Aïn Rich. .

Les affluents principaux de gauche sont : l'oued **Melah**, qui descend par le bordj d'Aïn Smara et franchit la crête du djebel Fernan au défilé de Zoriba. C'est lui qui ouvre la route de Bou Saâda à Aïn Rich ; l'oued **Mzirzou** qui passe au bordj du même nom, résidente du caïd de l'oued Chaïr ; l'oued **Mouila**, qui vient du bordj Bou Ferdjoun. Les affluents de la rive droite sont sans importance.

Entre l'oued Chaïr et l'oued Djedi, le djebel **Bou Kahil** est un massif montagneux considérable dont les sommets sont à plus de 1500 mètres d'altitude et qui dresse ses escarpes au sud.

Sur ses pentes méridionales, le ksar d'Amoura, abondamment pourvu d'eau, est un des villages principaux des Oulad Nayl. La route d'Aïn Rich à Ouargla traverse le Bou Kahil par le long défilé d'Aïn Kahla. Ces montagnes forment la berge nord de la mer saharienne et se prolongent à l'est par les monts du Zab.

Elles sont précédées d'une mince crête, sorte d'avant-chaîne, que l'oued Tademit traverse près des ksour Messad, Demmed, et el-Hania, et qui dessine jusqu'au djebel Hamara une ligne continue coupée par d'étroits ravins, par lesquels les eaux du Bou Kahil descendent dans l'oued Djedi. Les plus intéressantes de ces vallées sont celles qui viennent d'Amoura et celle de l'oued Namous, route d'Aïn Rich à Ouargla.

**Monts du Zab.** - Plus à l'est, les montagnes de la chaîne saharienne s'affaissent et se rétrécissent. Nous leur donnons le nom de Monts du Zab. Le Zab, à l'époque romaine, comprenait, en effet, tout le bassin du Hodna et la région des oasis nord-sahariennes. Sa capitale, Zabi, était près du village de Bechilga, au nord du Hodna. Le nom de Zab (au pluriel, Ziban), est maintenant plus ordinairement réservé à la région des oasis du sud.

La route de Bou Saâda à Biskra traverse les montagnes par le kheneg Sadouri entre le djebel Kahila et le djebel Aksoun et conduit aux oasis d'el-Amri.

Le chemin de Barika, Mdoukal, el-Amri les traverse par le kheneg Salzou au pied du djebel el-Guelb. C'est un des principaux passages des nomades lors de leurs migrations. Ce passage conduit dans le petit bassin de la **daya de Sildjen**, appelée aussi plaine d'el-Outaya, où se trouvent d'excellentes terres de culture et de fort beaux pâturages.

Ce bassin est fermé au sud par une chaîne étroite de montagnes : djebel Matraf, djebel Mendjenaïb, djebel Bou Ghezal, réservoirs naturels des eaux qui arrosent les oasis des Ziban. L'oued Kantara limite à l'est le bassin de la daya de Sildjen et marque le commencement de la région de l'Aurès.

## 6<sup>e</sup> LE SAHARA.

**Oued Djedi.** - La longue vallée de l'oued Djedi limite au sud les accidents montagneux de la chaîne saharienne; elle se termine dans le chott Melghir, à l'extrémité du grand bassin que l'on a appelé le bassin de la mer intérieure de l'Algérie.

Il fut un temps où ces régions, désolées aujourd'hui, étaient abondamment arrosées; l'oued Djedi était un grand fleuve qui coulait à pleins bords, emplissant une large vallée dont on voit encore les belges érodées par les eaux. Ses tributaires étaient nombreux et puissants. Les grands pachydermes habitaient ses rives. On peut croire même que l'homme a vécu dans cette région à une époque antérieure à toute histoire et qui coïncide peut être avec la période de la grande extension des glaciers des Alpes. Aujourd'hui, l'oued Djedi n'a d'un fleuve que le nom; ses eaux affleurent parfois lorsque le sous-sol est imperméable, mais, la plupart du temps, elles disparaissent sous les sables et la région que parcourent ses affluents a reçu le nom expressif de Bled el-Atoch (le pays de la soif).

L'oued Djedi est formé en aval de Laghouat par la réunion de l'oued Mzi et de l'oued Messad.

Dans l'oued **Mzi**, les eaux coulent presque toute l'année et les pluies de l'hiver en font souvent une rivière véritable, ayant plusieurs centaines de mètres de large. Ce sont ces eaux qui alimentent les oasis de Laghouat <sup>11</sup>. Les têtes des vallées supérieures tributaires de l'oued Mzi se trouvent sur le plateau d'Aflou, à peu de distance de celles qui descendent vers le Chélif.

L'oued Mzi traverse la région des Gada, se dégage des montagnes par le kheneg Seklafa, près de Rima, et passe au pied du ksar de Tadjemout.

En amont de ce ksar aboutissent (r. g.) l'oued Manreg, qui ouvre la route de Zenina, et, en aval, l'oued Mograta, qui conduit à la daya de Tademit.

L'oued Mzi reçoit (r. d.), dans le kheneg Seklafa, la rivière d'el-Ghicha, qui descend, comme lui, du plateau d'Aflou, et arrose des cultures assez étendues.

En aval de Tadjemout, il reçoit (r. d.) l'oued Mkrabet, dont les torrents supérieurs percent la muraille du Kef Guebli en ouvrant plusieurs passages, notamment celui du Foum Reddad, qui est la meilleure communication entre Aïn Madhi et Aflou. L'oued Mkrabet passe près d'Aïn Mahdi.

L'oued **Messad**, qui n'est, au-dessous de Laghouat, qu'une vallée saharienne, c'est-à-dire ordinairement à sec, se réunit à l'oued Mzi; il reçoit, entre autres, l'oued d'el-Haouita, qui vient du petit cirque rocheux du même nom. En descendant la vallée de l'oued Djedi, on passe près des petit ksour ruinés d'el-Assafia et d'el-Hiran.

A 90 kilomètres de Laghouat, finit (r. g.) la vallée de l'oued **Tademit**, dont nous avons déjà parlé. C'est le principal tributaire de l'oued Djedi. Le défilé, par lequel il traverse la dernière ride des montagnes, est un des passages principaux des caravanes venant du Sud et qui se dirigent ensuite vers les différentes dacheras des Oulad Navl.

<sup>11</sup> Au printemps de 1884, à la suite de pluies abondantes, les eaux de l'oued Mzi ont inondé les parties basses de la ville de Laghouat et causé de grands dommages.



Plus en aval, la vallée de l'oued Djedi est déserte et sans cultures ; il faut signaler le confluent de l'oued **Namous** (r. g.), passage de la route de Bou Saâda par Aïn Rich, sur Tougourt et Ouargla.

C'est le seul point intéressant jusqu'à l'entrée des Ziban, qui appartiennent, au point de vue géographique comme au point de vue administratif, à la province de Constantine.

Lorsque l'on dépasse Laghouat en s'avancant vers le sud, on entre dans le grand désert, dans le Sahara jusqu'ici insondé. Ce sont d'abord de grandes plaines de sable ou d'argile doucement modelées par quelques vallées peu profondes, puis des ravines aux berges arrachées, séparées par des plateaux de cailloux brisés, enfin des sables purs amoncelés par les vents en dunes instables. Au delà de ces sables, on atteint un pays plus accidenté ; d'un côté le Touat, sur le même méridien que Laghouat, de l'autre les montagnes inexplorées du pays des Touareg.

**Les Bayas.** — La première région s'appelle la région des Dayas ; c'est la solitude, mais ce n'est point la stérilité. Le sol est couvert de touffes de salsolacées ligneuses, d'armoises, d'hélianthèmes, de différents arbrisseaux épineux ; l'alfa est fort rare. Dans les parties creuses se forment de petits étangs temporaires, ce sont les dayas. Il en est de quelques mètres seulement de large, d'autres ont plusieurs kilomètres de tour.

D'épais buissons de jujubiers sauvages, que dominent les belles ramures du pistachier (betoun ou térébinthe), protègent un gazon qui reverdit au moment des pluies d'automne et subsiste une grande partie de l'année. Ces bosquets verdoyants charment la vue et offrent un abri agréable contre la chaleur du milieu du jour.

Lorsque l'on voyage dans ce pays au moment où les arbrisseaux portent leurs feuilles, on pourrait croire traverser les grandes plaines de la Beauce, après la récolte faite ; les dayas ressemblent de loin aux petites remises boisées qui interrompent la monotonie des champs dépouillés de leurs chaumes. Ce sont elles aussi qui abritent les petites hardes de gazelles et quelques gracieux oiseaux qui animent ces solitudes.

Avec quelques précautions, ces dayas seraient cultivables ; quelques-unes, comme celle de Tilghempt sur la route du Mzab, conservent l'eau pendant longtemps. Les superbes térébinthes qui la couvrent (on en compte 3,000), attestent la fertilité du sol ; on pourrait peut-être y créer des oasis, mais les récoltes seraient trop souvent à la merci d'une sécheresse inopinée ou d'une tempête du simoun, le vent maudit.

Aussi nulle part ne trouve-t-on de campements agricoles ; cultiver le désert et le peupler est un rêve généreux dont la réalisation serait possible toutefois si les forages artésiens se multipliaient assez pour arroser le sol et si des capitaux affluaient dans le pays, mais il faudrait alors, au lieu des quelques bandes de nomades disséminées sur de vastes espaces, une population dense fixée à la terre.

Les Européens n'ont point encore épuisé les contrées où leur race peut prospérer sans souffrances ; les Arabes nomades sont trop heureux de leur vie libre pour vouloir la modifier ; quant aux noirs du Soudan, qui pourraient fournir des éléments de population adaptés au climat, leurs migrations vers le nord de l'Afrique ne paraissent point devoir être prochaines, et seront peut-être dangereuses, en dépit des espérances de quelques

hommes d'imagination.

Le désert convient à la vie pastorale telle que la mènent les Larbaâ, les Chambaâ, les Oulad Nayl. Les besoins de la civilisation ne conseillent pas de leur disputer leurs domaines.

**La Chebka.** - A 150 kilomètres au sud de Laghouat, on entre dans la Chebka :

La Chebka est un vaste plateau de grès, raviné et affouillé par les eaux ; c'est une région caillouteuse, absolument stérile, où les chameaux ne trouvent même plus les misérables touffes ligneuses dont ils peuvent momentanément se contenter.

C'est le désert dans toute sa tristesse désolée, sans une goutte d'eau, sans une plante et, par conséquent, sans un oiseau, sans un insecte.

Lorsque les pluies tombent en abondance, les eaux coulent un certain temps au fond des vallées, c'est pourquoi on leur donne le nom d'oueds ; on y trouve quelques arbrisseaux presque desséchés, qui rappellent qu'à certaines époques de l'année, ces étroites bandes de terre sont moins désolées que les plateaux.

Les Arabes ont donné à ce pays le nom de *Chebka*, qui veut dire réseau ou filet, parce que les ravins s'entrecroisent dans un désordre en apparence inextricable ; il y a cependant une loi régulière dans la disposition des vallées qui viennent aboutir à quelques branches maîtresses et se réunir ensuite dans un bassin commun, mais l'uniformité des plateaux et des ravins est telle, que l'on ne saurait s'orienter sans un guide expérimenté ou sans des relèvements topographiques soigneusement établis.

Les plateaux ont de 50 à 100 mètres de relief ; dans les fonds se dressent aussi des buttes tabulaires, véritables témoins restés debout après le gigantesque travail des eaux.

Le sol est parsemé de cailloux de grès, brisés à angles aigus, recouverts d'une espèce de vernis noirâtre d'origine organique, ou rougis comme s'ils avaient été passés au feu.

Pour quelle raison cette grande dissemblance entre la désolation de la Chebka et la fécondité relative de la région des dayas ? L'une fait suite à l'autre ; l'altitude est la même, les conditions de climat sont identiques, c'est donc le sol qui diffère. Dans les dayas, en effet, on trouve un limon plus ou moins argileux, tel qu'il se dépose au fond des eaux ; dans la Chebka, au contraire, le roc est abrupt et ses débris sont concassés, mais non pétris par l'action des eaux.

Lorsque la mer couvrait le Sahara, la Chebka était sans doute un vaste récif ; les eaux l'ont ravinée aux époques des grandes tourmentes géologiques, mais elle émergeait au-dessus des assises sédimentaires qui se solidifiaient lentement autour d'elle.

Dans les parties les plus méridionales de la Chebka, lorsque les ravins sont plus creux et mieux marqués, on voit qu'ils dessinent de longues lignes presque parallèles qui convergent vers le bassin d'Ouargla, **el-Heicha** (le pays touffu) ; là se trouvait vraisemblablement un grand lac intérieur, qui ne s'est desséché à son tour que bien longtemps après le Sahara.

Dans cette partie, les plateaux s'allongent comme des chaussées entre les vallées des oueds ; on leur a donné pour cette raison le nom de **Gantara** (les ponts).

La route de Laghouat à Ghardaïa traverse la région des dayas et la portion nord de

la Chebka. Sur cette distance de 210 kilomètres, elle est jalonnée par les citernes de Nili et de Tilghempt, construites par les ordres du général Marguerite, mais qui n'ont pas été bien entretenues.

Quelques heures de pluie suffisent à les remplir. On peut regretter de ne pas voir plus nombreuses ces ressources en eau. On a creusé un puits à l'oued Setaffa, à 35 kil. de Berrian ; mais c'est à Berrian seulement, la première ville du Mzab, à 180 kil. de Laghouat et à 30 kil. de Ghardaïa, que l'on est assuré de trouver l'eau en quantité suffisante.

### Le Mzab.

Dans une des vallées de la Chebka, qui s'élargit en forme de cirque, s'est établie, il y a huit siècles (el-Ateuf a été fondé en 1013), une population d'émigrants, persécutés religieux, les Mzabites, qui ont donné leur nom à l'oued Mzab. Ils venaient, en dernier lieu, de la région d'Ouargla, où ils avaient séjourné 40 ans et construit des villes, dont les noms se retrouvent dans celles du Mzab ; mais leur secte avait pris naissance en Arabie.

Cinq villes se sont élevées les unes près des autres sur les berges rocheuses qui dominent la vallée : ce sont Ghardaïa et Melika, fondées en 1589, Beni Isguen, et Bou Noura, fondées en 1407, el-Ateuf, fondée en 1013. La plus importante est Ghardaïa, sur un rocher conique, isolé au milieu de l'oued Mzab.



FIG. 3 – Ghardaïa.(Vue du sud, côté opposé à l'oasis.)

Outre les cinq villes de l'oued Mzab, les Mzabites ont encore Berrian, fondé en 1720, à 30 kil. au nord de Ghardaïa, et Guerara, fondé en 1589, à 86 kil. au nord-est d'el-Ateuf.

La population totale est évaluée à 45,000 individus.

Toutes ces villes sont bâties en amphithéâtre, dominées par le minaret de la mosquée, qui se dresse comme un style gigantesque au point le plus élevé. Les maisons, sordides d'aspect, s'étagent les unes au-dessus des autres ; les rues sont étroites, sales et tortueuses. Chaque ville est partagée en deux sofs, ennemis acharnés, qui, avant l'occupation française, se livraient de sanglants combats. L'arme ordinaire du Mzabite est l'énorme clef de sa maison, casse-tête terrible entre ses mains. Toutefois, ces gens ne sont pas d'humeur guerrière ; ce sont d'habiles marchands, de riches négociants même. Au lieu de se battre, ils préfèrent acheter la paix à prix d'argent et, avant notre occupation, ils soudoyaient même quelques tentes arabes qui campaient en dehors de leurs murs pour les protéger contre les pillards de l'extérieur. Ces agrégations d'Arabes portaient le nom de zaouïas, bien qu'elles n'eussent rien de religieux <sup>12</sup>.

<sup>12</sup>Commandant Coyne, *Le Mzab*.

Chaque ville est entourée d'une enceinte dont les portes sont closes à la nuit,

Il y a des Arabes dans quelques villes : environ 600 à Berrian, 500 à Guerara, 100 à Ghardaïa.

A Ghardaïa, un quartier est réservé aux juifs, plus méprisés et plus misérables ici que partout ailleurs ; mais, comme ils exerçaient certains métiers utiles, bijoutiers, armuriers, cordonniers, tanneurs, on ne leur permettait pas même de quitter la ville. Quand une ville de la confédération avait besoin de leurs services, le caïd en faisait la demande à celui de Ghardaïa, qui autorisait tant de juifs à sortir pour tant de jours. Ils ne pouvaient user que de l'eau d'un seul puits. Le quartier qu'ils habitaient était d'une saleté repoussante ; leurs habitations ignobles. L'occupation française a eu pour conséquence de rendre leur situation moins dure ; cependant, le décret du 24 décembre 1870, relatif à la naturalisation en masse des israélites, ne leur a pas été appliqué.

A Ghardaïa, les juifs (au nombre de 740 en, 1884) ont 200 maisons ; à Berrian et à Guerara, il n'y a que 7 ou 8 maisons juives. Ils ne sont pas tolérés dans les autres villes.

On rencontre aussi un certain nombre de noirs ; ce sont des esclaves amenés du Soudan, que les Mzabites emploient à la culture des jardins. Beaucoup sont affranchis. Leur condition n'est pas plus dure, d'ailleurs, que celle des autres serviteurs et ils s'attachent souvent à leurs maîtres lorsqu'ils en sont bien traités.

Au moment de l'annexion, on comptait au Mzab 327 esclaves et 961 nègres affranchis.

Un certain nombre d'esclaves, dans les premiers temps, se sont enfuis et sont venus demander protection aux autorités françaises ; mais, lorsqu'on leur a dit qu'ils seraient obligés de chercher du travail pour vivre, la plupart sont retournés chez leurs anciens maîtres.

Les esclaves se sont ainsi transformés en serviteurs à gages sans qu'on ait eu à souffrir de la crise que leur émancipation avait tout d'abord fait craindre.

L'esclavage doit, à coup sûr, disparaître d'une terre où flotte le drapeau français ; il doit disparaître comme institution ; l'esclave recouvrera donc sa liberté d'homme, mais, devenu libre, il ne saurait se soustraire pour cela à la loi de travail qui est la condition d'existence de toute société.

Chacune des villes du Mzab constituait une petite république théocratique, gérée par l'assemblée des tolba ; mais bien que leurs mœurs, leurs lois, leurs intérêts généraux, fussent les mêmes, les villes du Mzab ne formaient point une confédération dans le sens ordinaire de ce mot.

Les lois religieuses sont extrêmement rigoureuses et leur imposent des règles étroites. Les femmes sont assujetties à une clôture absolue ; elles sont complètement voilées et ne sortent jamais que pour aller aux jardins. Il ne leur est pas permis de voyager, tandis que l'instinct de la race, autant que l'insuffisance des ressources de leur pays, poussent les Mzabites à aller commercer partout où il y a quelque profit à faire.

Ceux qui s'expatrient encourent les censures religieuses, mais il est, sans doute, des accommodements avec l'Église, et l'émigration est la règle générale de la population ; il n'est pas un village de l'Algérie qui n'ait sa boutique de Mzabite où l'on trouve des

étoffes, de menus objets, des ustensiles, des épices, etc., nécessaires à l'Arabe comme à l'Européen.

Guelma et Constantine ont une population nombreuse de Mzabites; on les trouve non seulement dans le Tell algérien, mais dans toute la Tunisie. Quelques-uns ont acquis de grandes fortunes <sup>13</sup>.

Mais l'émigrant revient de temps à autre, chaque année, tous les deux ans, ou à intervalles plus éloignés, selon ses ressources, pour revoir sa famille. Cet exode régulier d'une grande partie de la population mâle a des conséquences morales fâcheuses pour la partie féminine; de là, sans doute, la sévérité de la clôture imposée aux femmes.

Le Mzab était, en outre, un des marchés d'échange des Touareg et des grands nomades du Sud. La surveillance que nous exercerons sur le commerce des armes, l'interdiction du commerce des esclaves, la crainte d'entrer en contact avec nous, sont autant de causes qui arrêteront la venue des caravanes, quels que soient l'intérêt ou le désir que nous puissions avoir, au contraire, d'entretenir et de développer le mouvement commercial.

Au moment de notre conquête de l'Algérie, le Mzab avait à peu près le monopole du commerce du Soudan et du Sahara; c'est là qu'arrivaient toutes les caravanes d'In Salah et la plupart de celles du Gourara et de Ghadamès.

L'abolition de la traite des nègres, proclamée en 1848, a eu pour conséquence d'éloigner les caravanes; comme elles amènent surtout des esclaves, elles vont maintenant sur les marchés où elles peuvent écouler leurs marchandises, c'est-à-dire vers la Tripolitaine et le Maroc; c'est à peine s'il en arrive quelques-unes, chaque année, au Mzab, où elles apportent des dépouilles d'autruches, quelques peaux de bêtes fauves, de l'ivoire, un peu de poudre d'or, des chameaux de course et des ânes sauvages du Hoggar <sup>14</sup>. En venant s'établir dans la Chebka, les Mzabites fuyaient, avons-nous dit, la persécution religieuse. Ce sont, en effet, des schismatiques, appartenant à une secte particulière. Les Arabes disent à la cinquième secte <sup>15</sup>.

On a cru reconnaître une certaine analogie entre leurs mœurs religieuses et celles des Ouahabites, les puritains musulmans de l'Arabie. Ils n'est pas certain, cependant, qu'ils aient une origine commune; cette hypothèse ne saurait être vérifiée que par des études comparatives qui restent à faire.

On a dit aussi que les Mzabites étaient de race berbère; cette opinion n'a aucun fondement; on est fort disposé, en Algérie, à considérer comme berbère tout ce qui n'est pas arabe. Enfin, l'on a supposé que, loin d'appartenir à une famille distincte, les Mzabites venaient de souches très diverses, qu'il n'existait entre eux aucun lien ethnique et seulement un lien religieux.

Ces questions d'origine sont toujours fort difficiles à élucider et assez stériles d'ailleurs.

Les habitudes sédentaires ont donné aux Mzabites un teint plus clair que celui des

<sup>13</sup>Le caïd de Melika possédait 4 magasins à Batna, 2 à Constantine, 2 à Médéa, le Hammam à Alger; il avait 22 maisons à Constantine.

<sup>14</sup>*Le Mzab et son annexion à la France*, par le commandant Robin, chef du bureau arabe divisionnaire d'Alger. - Alger, Jourdan.

<sup>15</sup>Les quatre sectes orthodoxes sont les Maleki, Hanefi, Ambeli, et Chafaï.

Arabes et des formes moins heurtées ; la pratique du commerce a délié leur esprit ; le contact habituel avec les Français, l'antipathie dont ils sont l'objet de la part des Arabes, une tendance naturelle à utiliser nos procédés, prédispose les Mzabites, mieux que toute autre société indigène, à entrer dans le courant de notre civilisation et, peut-être, à s'en faire les agents.

Ce n'est pas sans regret, cependant, que la plupart d'entre eux, les tolba surtout, nous ont vus nous établir au Mzab, mais ils s'inclineront devant le fait accompli et chercheront à en tirer profit. Ils se sont hâtés de se servir de la poste française et, dès le premier jour, ont encombré de leurs dépêches le bureau du télégraphe. Ils espèrent maintenant la construction d'un chemin de fer ; aussitôt qu'une route praticable a été ouverte, un riche habitant de Beni Isguen, au grand scandale des tolba fanatiques, a fait venir une calèche d'Alger. Ce qui distingue surtout cette population, c'est l'économie, la persévérance, l'ardeur au travail. Personne ne reste inactif ; tandis que les hommes et les enfants sont occupés dans les jardins, les femmes confectionnent des tissus de laine qui sont en partie exportés.

Du sol pierreux et desséché de la Chebka, ils ont fait surgir les plus admirables jardins que l'on puisse voir. Il y a plus de 60,000 palmiers à Ghardaïa.

Sous les ombrages de leurs larges feuilles qui tempèrent l'ardeur brillante du soleil, on voit tous les arbres fruitiers de l'Algérie, des champs d'orge superbes, et quelques légumes.

Des berges arides de la Chebka, lorsque l'on arrive à Ghardaïa par l'ancienne route de Laghouat, on découvre tout à coup une magnifique oasis verdoyante ; en sortant de l'atmosphère embrasée d'une terre maudite, on respire un air rafraîchi et embaumé. Après avoir péniblement cheminé dans d'affreux ravins pierreux où l'on étouffe, on voit s'ouvrir devant soi une superbe avenue ombragée, de deux kilomètres de longueur, le long de laquelle les guirlandes de vigne courent d'arbre en arbre.

Nulle part, sans doute, on ne trouve un semblable contraste. Mais quel travail incessant réclame l'entretien de ces jardins au milieu de la fournaise du Mzab ! Non seulement il n'y a pas d'eau superficielle, mais les plus profonds forages n'ont permis d'atteindre ni une nappe artésienne, ni même une nappe permanente. Les puits ne s'alimentent que par une lente infiltration ; ils se tarissent comme se tarit l'eau d'un réservoir où l'on puise sans relâche. Ils se dessèchent parfois définitivement ; il faut alors en creuser de nouveaux, abandonner le jardin qu'on ne peut plus arroser et en créer un autre plus en amont ; c'est ainsi que l'oasis de Ghardaïa se déplace d'année en année et s'éloigne de la ville en remontant la vallée, tandis que le désert reprend ses droits sur les terres délaissées.

Le travail de puisage ne peut être arrêté un seul jour sous peine de voir les cultures périr ; on y emploie des chevaux, ânes ou chameaux, et surtout des serviteurs noirs du concours desquels les Mzabites ne sauraient se passer.

On a estimé à 180,000 le nombre des palmiers du Mzab. On évalue à 800,000 francs leur produit annuel. Un palmier en rapport a une valeur considérable, 500 à 600 francs,

en moyenne ; elle s'accroît encore par suite de la proximité des puits. Ceux-ci, forés à 30 ou 40 mètres, coûtent environ 1000 francs.

Les habitants possèdent de véritables fortunes en numéraire ; une contribution de 60,000 francs ayant été imposée à Ghardaïa, lors de l'annexion, en punition de sévices exercés contre nos partisans, le paiement en a été effectué en 24 heures. Aussi exagéraient-ils la puissance de l'argent et ont-ils été étonnés de n'avoir pu réussir à éviter l'annexion en 1883, comme ils l'avaient fait jusqu'alors.

Lorsque les tolba, en 1853, avaient consenti avec le général Randon une capitulation et le paiement d'un tribut, ils pensaient avoir acheté, moyennant une annuité de 45 à 50,000 francs, le droit de gouverner le pays à leur guise, comme ils achetaient la sécurité de leurs villes et de leurs caravanes en donnant de l'argent aux tribus arabes. Leur désillusion a dû être d'autant plus cruelle que les premiers actes de l'autorité française ont tendu à ruiner l'influence et le prestige du clergé en lui substituant des caïds laïques et en astreignant les tolba, sans faculté de rachat, à toutes les corvées personnelles imposées au reste de la population. Le climat du Mzab passe pour être sain, mais la chaleur de l'été et la poussière du sable y occasionnent de fréquentes ophtalmies. La température s'abaisse à près de zéro en hiver et s'élève à plus de 45° dans les mois d'été. L'altitude de la vallée est d'environ 600m.

Il n'y a pas de bois au Mzab. Le seul combustible est le retem, petit arbrisseau du genre du genêt, qu'il faut aller chercher à grande distance, et qui s'épuise rapidement. (En 1883, les 100 kilos revenaient à 4 fr.)

**Ghardaïa** est la plus importante ville du Mzab.

A peu de distance se trouve le ksar en ruine de Sidi Saâd. C'est en face de Ghardaïa, au sud, qu'a été construit le fort français qui tient également sous son canon Melika et Beni Isguen. Ce fort est établi sur les pentes rocheuses de la montagne, avec des escarpes élevées, à l'abri de toute insulte. Les jardins de Ghardaïa qui s'étendent, comme nous l'avons dit, en amont de la ville, outre l'eau des puits, reçoivent celles que leur donne, à l'époque des grandes pluies, un barrage établi dans la vallée. Mais la rivière coule rarement, une fois tout au plus, tous les trois ou quatre ans.

**Melika** est une petite ville, la plus voisine de Ghardaïa, construite sur le sommet d'un mamelon. Son oasis est ruinée, et ses habitants ont acquis des jardins à Metlili.

**Beni Isguen** est la ville puritaine, mais aussi la plus propre et la mieux construite. Jamais un étranger n'a été autorisé à y passer la nuit.

**Bou Noura** n'est qu'un petit ksar.

**El-Ateuf** est la dernière de l'oued Mzab, du côté d'aval, une des moins hostiles, dit-on, à l'influence française.

**Berrian** et **Guerara**, sont, en quelque sorte, des colonies extérieures. Ces deux dernières ont, dit-on, moins de rigorisme que les autres.

Un recensement, dont les chiffres trop faibles devront être rectifiés, a donné, en 1884 :

	<b>Population</b>	<b>Palmiers</b>
Ghardaïa ...	19,000	68,000
Melika ...	1,200	3,000
Beni Isguen ...	5,500	26,000
Bou Noura ...	1,500	90,000
El-Ateuf ...	2,500	16,000
Berrian ...	4,500	28,000
Guerara ...	4,000	28,000
<b>Total ...</b>	<b>30,200</b>	<b>479,000</b>
	et 3,000 puits.	

On doit pouvoir compter 45,000 habitants et près de 200,000 palmiers.

La capitulation de 1853 avait été imposée au Mzab par le général Randon, quelques mois après l'occupation de Laghouat. A cette époque, tous les nomades du Sud, Oulad Nayl, Larbaâ, Oulad Sidi Cheikh, etc... étaient nos ennemis. Il y avait intérêt à leur interdire les marchés du Mzab; ce résultat ne fut naturellement pas obtenu, puisque les Mzabites avaient, avant tout, leurs propres intérêts à considérer et qu'il leur était avantageux de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins immédiats. En acceptant la capitulation, ils n'avaient eu d'autre but que de sauvegarder leur indépendance et ils avaient conservé la prétention de rester à l'état de société libre au milieu de l'Algérie conquise. Il y avait eu là un malentendu plus ou moins volontaire, qu'ils avaient intérêt à maintenir. Ils n'envoyèrent pas leurs notables saluer l'empereur Napoléon, lors de son voyage à Alger, malgré l'invitation qui leur en avait été faite. En 1857; ils voulurent interdire l'entrée de Ghardaïa à une colonne conduite par le colonel Marguerite qui se rendait de Laghouat à Ouargla, en passant sur leur territoire. On avait dû faire enfoncer les portes, et, à leur grande humiliation, la colonne avait traversé la ville tambours battants. Ce fut d'ailleurs la seule velléité de résistance qu'ils montrèrent. Il devenait nécessaire de régler sur d'autres bases nos rapports avec les villes du Mzab. Ghardaïa est sur la route ordinaire de Laghouat à Ouargla et de Laghouat à Goléa; non seulement ces routes devaient nous appartenir, mais nous devions pouvoir user librement des ressources du Mzab et de ses puits, y commander en maîtres, et non point y être tolérés en vertu d'un traité de puissance à puissance. Un grand nombre de Mzabites qui avaient vécu, à notre contact, dans le Tell, et qui se rendaient compte des avantages qu'une annexion leur procurerait, en manifestaient le désir. On pensait en outre qu'il était utile d'avoir un point d'appui dans le Sud pour surveiller les Chambaâ, serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh, souvent à l'état d'hostilité, et qu'il avait fallu châtier en détruisant leur ksar de Metlili. On peut ajouter encore que le désastre de la mission Flatters avait porté atteinte à notre prestige, et que l'on désirait en réparer les fâcheuses conséquences en jalonnant plus prudemment nos étapes vers le Sud.

L'occupation du Mzab fut donc décidée; une colonne y fut conduite par le général de La Tour d'Auvergne; le 30 novembre 1882, l'annexion en fut solennellement prononcée,



sans résistance d'ailleurs, et l'investiture des caïds des villes leur fut donnée au nom de la France. Un fort fut construit au-dessus de Ghardaïa pour recevoir une petite garnison permanente.

### Tribus nomades du Sud.

**Metlili** des Chambaâ est à 35 kil. environ au sud de Ghardaïa, également dans la Chebka. Le ksar, situé sur les hauteurs, a été autrefois détruit par nos troupes, mais l'oasis (environ 30,000 palmiers) ayant été respectée, les habitants reconstruisirent leurs habitations dans la vallée, lorsque là tranquillité fut rétablie.

Après l'insurrection de 1871-72, nos colonnes de la province de Constantine poussèrent au sud d'Ouargla jusqu'à Goléa, oasis des Chambaâ, à 200 kil. au sud de Metlili.

Cette tribu avait assiégé Tougourt en 1871 et en avait massacré la garnison indigène. Dès que le Tell fut pacifié, on résolut de la châtier ; une expédition fut préparée à Tougourt, et, en janvier 1873, le général de Gallifet marcha sur Ouargla et de là sur Goléa qui avait déjà été visité en 1862-1863 par M. Duveyrier. D'Ouargla à Goléa il y a 321 kil. (7 ou 8 étapes) en plein désert ; l'infanterie et un équipage d'eau durent être transportés à dos de chameaux. Les tribus voisines nous avaient fourni 3,000 de ces animaux. L'expédition ne rencontra pas de résistance. Une maison de commandement fut installée à Goléa, mais on n'y laissa pas de poste permanent. Une partie des Chambaâ firent leur soumission, les autres se retirèrent dans le Touat.

**Ouargla**, la grande capitale saharienne, relève, au point de vue du commandement, de la division d'Alger. Depuis l'occupation du Mzab, ses communications avec Laghouat sont régulièrement assurées, mais il nous a semblé préférable de réunir l'étude de cette région à celle de l'Oued-Righ qui en est voisin et avec lequel elle constitue un bassin hydrologique d'une grande unité. De Ghardaïa à Ouargla, la distance est de 175 kil. avec un seul puits.

Les principales tribus des grands nomades, au sud de la province d'Alger, sont les Oulad Nayl, les Larbaâ, les Chambaâ, les Mekhalit el-Djeurb, les Atatiha, et les Oulad Saïah.

Nous avons déjà parlé des Oulad Nayl, dont les terres de parcours s'étendent de Tougourt à Djelfa et à Bou Saâda.

Les parcours des Larbaâ <sup>16</sup> sont à l'ouest des précédents.

Pendant l'hiver, ils vont jusqu'au Mzab. Au printemps, ils reviennent autour de Laghouat ils remontent jusqu'à Boghar, Teniet el-Haad, et Tiaret, où ils achètent des grains. Leurs cavaliers sont réputés les plus braves du Sahara. Leurs goums sont redoutés au loin ; bien qu'une partie d'entre eux se soient, un instant, laissé entraîner dans l'insurrection de 1864, ils se montrent bien disposés pour l'autorité française, qui leur assure la liberté de leurs mouvements, et ce sont eux qui sont nos meilleurs auxiliaires contre les Oulad Sidi Cheikh. Ils sont pour la plupart affiliés à l'ordre de Tedjini.

<sup>16</sup>Cette grande tribu était originairement formée de quatre fractions d'où le nom de Larbaâ (Arba=quatre).

Les **Chambaâ** ne sont pas aussi bien dans la main du commandement ; serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh, ils ont été fatalement entraînés dans leurs insurrections lorsqu'on n'a pas réussi à les soustraire à leur influence directe. La création du cercle du Mزاب permettra à nos officiers d'agir plus efficacement sur eux. Nous avons dit que leur ksar principal était Metlili. Ils sont en contact immédiat avec les Touareg Hoggar et leurs parcours s'étendent du Mزاب à Ouargla, à Ghadamès, à In Salah. Leurs goums, montés à mehara, sont nos auxiliaires indispensables dans l'extrême Sud. C'étaient les Chambaâ qui avaient fourni les guides au colonel Flatters.

Les **Mekhalif el-Djeurb** (Mekhalif galeux) étaient autrefois les plus renommés parmi les forbans du désert. Ils ne vivaient que de pillage. Nous leur avons imposé depuis peu un genre de vie plus normale et nous avons rétabli quelque sécurité pour les caravanes du Sud. Leur grande occupation était la chasse des autruches <sup>17</sup>, mais ces animaux deviennent de plus en plus rares dans le Sud Algérien.

Les **Atatiha** et les **Oulad Saïah** ont leurs parcours dans la région d'Ouargla. Il en sera parlé plus loin.

---

<sup>17</sup>Il faut lire les pages si entraînant que le général Marguerite a écrites sur ses chasses avec les Mekhalif.